

REVUE N° 19, 1991

C L U B
D E S
C E N T
C O L S

REVUE N°1991



centcols


LES COLS 

Bougez avec les cols!

GENTCOLS



VÉLO CLUB D'ANNECY - FFCT

SOMMAIRE

EDITORIAL 1991	3
QUEL PLAISIR DE ROULER AVEC UN HOMME.....	5
A PROPOS DU BICENTENAIRE	7
A LA MANIERE DE GEORGES PEREC (Si c'est possible !)	9
UN COL EN PAYS DE SOMME	11
RANDONNEE LUDIQUE ET BUCOLIQUE.....	12
BRECHE DE ROLLAND	13
ILS ONT OSE... ..	15
UN DUR PARMIS LES DURS	16
MOI JE REVE.....	17
SPLENDEUR DU VERCORS.....	18
EN SOUVENIR	20
DE QUERAS EN PIEMONTE ET SI ON FAISAIT LE TOUR DU MONT VISO ?	21
J'AI ETE DOPE	23
A L'ASSAUT DES COLS DE L'OBERLAND BERNOIS	25
PAILHERES, MON PREMIER 2000	27
SOUVENIRS SAISSANTS.....	28
ANNIVERSAIRE.....	29
POUR UN MANIFESTE.....	30
NOS AMIS ET COUSINS	31
MERCI GEGE.....	32
MIRABELLE... FRUIT DE MA PASION.....	34
LE COMPTE N'EST PAS BON	35
UNE AUTRE BELLE SERIE ITALIENNE	36
LE VELO ET LA MERCEDES	37
CHERS AMIS CENT COLS	38
RELIEFS ELEVES, COLS RECHERCHES	39
IDEES A SOUS-METRE.....	41
A L'ASSAUT DU MONT CHABERTON.....	42
LETTRE D'UN POSTULANT.....	43
VOYAGE EN PAYS ANDORRAN.....	44
LES 24 HEURES CYCLO-PEDESTRES DE TENDE.....	46
CINE COLS	47
FONCTIONS D'UN DELEGUE «CENT COLS»	48
MARIE-ELODIE ET LA MECANIQUE	49
SUPPLIQUE POUR UN COL EN BRETAGNE	50
LES MEFAITS DE LA PUB	51
LE TICHKA... UN SACRE MORCEAU.....	52
6 MAI 1990... 6 COLS... EN DROME	54
LA ROUTE DES CRETES ARDECHOISES.....	55
A LA DECOUVERTE D'UN SECOND COL BELGE	56
LES CENT COLS	57
VARIATIONS ENTRE LOUP ET PENDU	58
L'A.S.P.T.T. D'AMIENS AUX 7 COLS DE L'UBAYE	59
DESSINE-MOI UN COL.....	65

EDITORIAL 1991

5000 dont 30

Non, ce n'est pas le plus titré des membres des 100 cols qui a le plaisir de vous annoncer le franchissement de son 5000^{ème} col, ni un nouveau jeu de piste un peu bizarre, voir énigmatique, il s'agit simplement de la traduction chiffrée du projet de notre Confrérie !

Nous savons tous que désormais, toute entreprise, toute association, toute fédération et tout être humain se doit d'avoir un projet, un objectif, un but. Il est en effet difficile à des responsables, à des dirigeants ou à nous-mêmes de se retrouver dans un monde difficile (comme la vie) si un but, un idéal, une finalité n'est pas fixé. Ensuite, et ce n'est pas le plus facile, il faudra trouver le chemin (le moyen), et là les options peuvent varier, pour réaliser cet objectif.

Actuellement notre club va atteindre, sans bruit, sans sponsor, sans vague à l'âme, et avec toujours le même idéal qu'au départ, ses vingt ans et le nombre de 3500 membres. Tous ne continuent pas comme membres actifs et certains pour des raisons diverses et variées ont discrètement quitté la confrérie. Dommage pour eux comme pour nous car nous n'avons pas d'exclusive, pas de chapelle et acceptons, l'ensemble des cyclotouristes. La grande majorité, plus de 2500 membres pratiquent assidûment et vivent le cyclotourisme, en partie en fonction de la découverte de nouveaux cols. Le VTT a permis à certains de trouver d'ailleurs de nombreuses nouveautés. La revue reçoit désormais des centaines de textes, ce qui pose problème car le comité de lecture doit choisir, donc éliminer la majorité des récits reçus. Que les auteurs ne soient pas trop déçus, nous manquons de place et la revue doit être équilibrée au mieux. Nous les remercions tout comme ceux, et ils sont innombrables qui envoient des encouragements, des lettres d'amitié et des suggestions. Il m'est impossible, hélas, de répondre à tous, c'est pourquoi je vous remercie maintenant. Toute cette activité démontre notre utilité et notre originalité dans le microcosme du cyclotourisme.

En 1992, nous fêterons le 20^{ème} anniversaire du CCC, au col du LUITEL, dans l'Isère et nous réfléchissons déjà à cette organisation. D'ores et déjà réservez votre journée et soyez le plus nombreux possible en juillet 92 au sommet du LUITEL. Si un club Dauphinois souhaite participer, à l'organisation, il sera le bienvenu ... Pour cette année, en 91 nous aurons le plaisir de nous retrouver dans les PYRENEES, le 8 septembre, avec les amis de MONTAUBAN. Notre chemin à court terme est donc connu. A moyen terme, pour l'an 2000, nous préparons les structures pour accueillir, gérer et financer 5.000 membres. Dans chaque ligue fédérale française et dans chaque pays européen il y aura un délégué (23 + 7 = 30) soit 2 Belges, 1 Hollandais, 1 Suisse, 1 Anglais, 1 Allemand et 1 «Divers». Ces délégués ont d'ores et déjà toutes latitudes pour servir de «haut-parleur» à la confrérie et pour animer dans leur région les cyclos.

En matière d'édition nous tenons dès maintenant à votre disposition le nouveau guide des cols ROUTIERS (SUISSE, ANDORRE et FRANCE) . Ce n'est pas le nouveau «CHAUVOT, qui sortira, lui, probablement en 92, mais le guide des seuls cols routiers, classés par département et par secteur, sur les cartes I.G.N. Il est vendu 25 frs. A saluer également la parution du N° 2 du TOPO-GUIDE, signé Michel de Brébisson, René Poty. Notre équipe a beaucoup travaillé cette année et en plus des cyclos déjà cités, je voudrais dire publiquement l'énorme travail de Philippe Meyer, qui cette année a saisi tous les articles composant la revue. Michel de Brébisson les rendant techniquement adaptés au maquettiste.

Nous sommes désormais tenus de vous présenter une revue de qualité car la revue fédérale CYCLOTOURISME donne maintenant le ton. Le juste ton ! Enfin pour terminer ces informations, nous avons eu le plaisir de voir entrer au patrimoine fédéral le CLUB des 100 COLS.- Nous tenons à remercier les élus qui ont voté favorablement à cette incitative - (Il s'agit d'un cadeau que nous donnons à la FFCT sans aucune contre-

partie). Cette procédure assure la garantie pour tous les membres de conserver définitivement l'esprit et les structures de la Confrérie. En effet si un jour le VELO CLUB d'ANNECY, fondateur et gestionnaire du CCC venait (par malheur!) à disparaître, c'est la fédé qui conserverait la mainmise sur notre club. Pour le moment, rien de changé, nous assurons d'ANNECY, en toute liberté la gestion technique et financière de la Confrérie. Bientôt il faudra trouver à votre serviteur un remplaçant qui, à son tour, prendra en main les destinées de cette extraordinaire confrérie.

A bientôt sur la route ou ailleurs.

Henri Dusseau
Saint Jorioz avril 1991

QUEL PLAISIR DE ROULER AVEC UN HOMME

1936

Les premiers congés payés ! ... les moins de 50 ans ne peuvent pas se rappeler, moi, si ! Chez nous, dans les fermes, on n'aurait jamais eu l'idée d'aller se promener : on avait des vélos, c'était pour aller aux champs avec, pour seuls bagages, une fourche, une faux, une pioche ou un panier. Oui, bien sûr, on s'en servait aussi pour aller au chef-lieu de canton les jours de foire ; les jeunes s'en servaient pour aller au bal, même qu'à côté des salles de cafés les vélos s'empilaient comme le bois derrière la grange. Ce n'était pas la circulation automobile qui nous gênait ; plutôt les poules, les oies, les chats, les chiens, les chèvres, les moutons et les vaches que ne retenait aucune clôture. Notre vie était rythmée par les travaux et les saisons, par les étés trop courts et les hivers trop longs.

Et voilà qu'un jour, des gens de la ville qu'on ne connaissait pas s'arrêtent à la ferme pour demander de l'eau, de l'eau qu'il fallait tirer du puits ; d'autres qui demandent à dormir dans le foin... certes, c'est pas la place qui manque mais faudrait pas qu'ils mettent le feu... et ils racontaient des histoires, et ils riaient, et ils chantaient, et quel appétit ! les couteaux n'arrêtaient pas de trancher dans le pain, le lard, le saucisson, le fromage et le beurre. Ils avaient vraiment la vie belle, ces citadins ! Où allaient-ils ? le savaient-ils ? ils partaient pour aller ailleurs.

1939

Un souvenir ; et je vous jure que ça ne s'invente pas ! On parlait de guerre (on avait déjà beaucoup donné en 14-18) c'est pas qu'on achetait beaucoup de choses à la carriole de l'épicier qui passait une fois par semaine avec son cheval, mais un peu d'huile, de savon, de sucre, de boîtes de sardines ou de thon, un peu de chicorée, un peu de café...

Voilà que le café vint à manquer ! C'était pas grave, on grillerait davantage d'orge pour mélanger à la chicorée. Et puis un jour, miracle !... des grains de café sur la route, un grain par ci, deux grains par là un peu plus loin. On ne laissait rien perdre, chez nous ! (on glanait même, après la moisson, dans les champs ; qui glane encore ? moi, j'ai glané !) J'ai suivi les grains de café qu'un Petit Poucet inconnu avait semés derrière lui ; j'ai dû en ramasser deux ou trois hectos ; un vrai trésor ! Tout simplement, le cantonnier du village voisin avait mal ficelé un paquet de provisions sur le porte-bagages de son vélo ; les cahots de la route avaient provoqué une déchirure dans le paquet de café qui s'était vidé sur deux ou trois kilomètres... 1945

En perdant le début de la guerre, on ne trouvait plus de pneus ; en gagnant la fin de la guerre, on retrouvait des pneus. Ouf ! il était temps ! Mais les vélos avaient tellement servi aux citadins pour aller au ravitaillement que plus personne, ou presque, n'en faisait pour le plaisir. Pour nous, rien n'avait changé : le blé, le foin, les pommes de terre demandaient toujours le même travail et on a continué tant qu'on a pu.

1975

Les enfants ont grandi, les petits enfants aussi. Aucun n'a voulu faire le paysan ; c'est tellement plus agréable de travailler et vivre en ville ; jusqu'à un certain point ! Et puis, va savoir pourquoi, le vélo est redevenu à la mode ; pas ceux d'avant 39 et pas les mêmes vêtements ! J'en ai lavé des maillots, des chaussettes, des casquettes, des shorts et des cuissards comme ils disent... J'en ai entendu des histoires de crevaisons, de vitesse, d'endurance, de brevets, de sorties, de voyages !

Mais c'est qu'ils y prenaient du plaisir ! Et moi qui ne faisait plus de dentelle au carreau, j'attendais à la maison à me faire du mauvais sang. Et si j'essayais, moi aussi ?

C'était pas très raisonnable de débiter à mon âge ! Qu'allait-on dire ? J'étais pas fière la première fois, mais personne ne m'a vue, ni au départ, ni à l'arrivée, ni sur la route ! J'avais bien préparé mon coup, bien choisi

le lieu et l'heure, sauf que pour monter la côte des Barraques j'ai dû mettre pied à terre. Ils devaient avoir raison de vanter les mérites des changements de vitesse. J'ai refait plusieurs fois le même circuit ; chaque fois je calais au même endroit. Et puis un jour, au pied de la côte, j'ai entendu derrière moi un moteur de voiture ; j'aurais l'air de quoi, à pousser le vélo ou à faire semblant, arrêtée, de m'appuyer dessus à regarder la roue libre ? J'ai rassemblé mon courage. Ah ! j'ai souffert mais je l'ai eue, cette damnée côte ; même qu'ils applaudissaient dans la voiture !

1988

J'ai envoyé au Club des Cent Cols une liste de 101 cols et je suis devenue le 2847e membre. Il n'y a que le premier col qui coûte.

Maintenant je les affectionne tous, tout en douceur, et ce sont les descentes que je crains le plus. J'aime bien rouler seule, mais, quand j'aperçois un homme, mon vieux réflexe féminin me fait dire : «Que c'est beau, un bel homme qui pédale bien !» Tous les hommes me plaisent ; je voudrais tous les rencontrer sur ma route !

A bientôt !

Marie-Elodie Collandre-Tarreyres (43)
Club des Cent Cols

A PROPOS DU BICENTENAIRE

En regardant d'un œil amusé la belle couverture du numéro 17 de notre revue annuelle avec ce panneau de guingois «Col de la Bataille (1789m) et ce vélo à roue lenticulaire et tricolore (merci Bernard BEZES), une idée m'était venue et je serais bien étonné d'ailleurs que d'autres n'aient pas eu la même: faire, moi aussi, une journée «vélorution» en escaladant le 14 juillet 1989 un col de France de 1789m d'altitude !...

J'y suis presque arrivé, figurez-vous !!! Il m'a fallu faire cependant trois concessions de taille à ce beau programme. Pas libre le 14, j'ai dû faire ça le 13 juillet. De plus, il me fallait faire l'aller et retour en voiture dans la journée depuis les Vosges, ce qui excluait pour moi un col français de cette altitude et m'amenait à me tourner vers la Suisse proche. Il s'en est suivi la troisième concession, puisque son altitude faisait deux mètres de trop.

J'ai tout de même fait, ce jour-là, un beau périple de trois cols sur un itinéraire presque toujours cyclable qui conviendrait bien, par exemple, à des «muletieristes» débutants et il me paraît donc intéressant d'en donner ici le descriptif.

Donc, le 13 au matin, arrivée à pied d'œuvre dans les Alpes fribourgeoises, aux environs de Plaffein, au sud-est de Fribourg (carte Michelin 217 ou 23 pli 5). Je connais d'ailleurs le coin pour y être venu traîner mes skis avec quelques copains en décembre dernier.

Premiers coups de pédales agréables dans la fraîcheur du début de matinée, sur une route excellente et déserte qui remonte en pente douce la vallée de la Sense, verte et paisible. Au hameau de Sangernboden s'embranchent à droite une petite route forestière aux pourcentages parfois fantasques mais qui ne s'élève en fait que de 200 mètres en 4 kilomètres. C'est à proximité d'une jolie fontaine en bois, à 1193m d'altitude, alors que le chemin va s'infléchir à droite, que je «change de rue» pour prendre à gauche un chemin de terre qui s'élève vers les chalets de Gantrisch. Chemin pas trop mou, braquet mini-mini, j'arrive tant bien que mal à faire de bons bouts sur le vélo.

C'est près du chalet de Chânel-Gantrisch, au pied d'une falaise rocheuse, que je laisse à nouveau le chemin s'en aller vers la droite pour obéir au panneau dont la flèche m'envoie sur le sentier de ma «vélorution». L'aspect muletier du parcours se corse mais il n'est pas désagréable de porter le vélo sur un sentier un peu raide quand on sait que ça ne durera qu'une demi-heure. De fait, bientôt la forêt rend les armes et je débouche dans des vallonnements paisibles aux herbages fleuris : c'est le Kânel-Pass (1791m). Deux mètres de trop, certes, mais quelle belle journée et quel paysage !! Vive la Suisse puisque la France est trop loin ! Pas de problème pour pédaler dans la luzerne jusqu'aux alpages de Richialp dont les vaches, depuis leur arrivée en juin, ont transformé les abords en une vaste patinoire de boue... et de bouses. Si «Richi» veut dire des sous, ce serait effectivement le moment d'acheter un billet de loterie. Après m'être tant bien que mal essuyé les pieds, par un sentier facile, tantôt sur le vélo à freins bloqués, tantôt à côté, j'atterris, vers 1200 m, sur une excellente petite route descendant à Oberwil. Il est midi quand je me pointe dans la large vallée de la Simme (Simmental) et il faudra bien, pendant huit kilomètres, subir le chassé-croisé des bagnoles, toujours trop nombreuses à mon goût. A la sortie de Reidenbach, attaque, sur la droite, du Jaun-Pass, 650 m de dénivellation qui font mal à mes vieilles jambes malgré une route parfaite. Au sommet, tranquille casse-croûte à distance respectable des hôtels du col.

Belle descente «à fond la caisse», trop brève à mon goût, jusqu'au joli village de Jaun où se situe l'attaque du dernier col de la journée. Il faut monter à droite dans le village, passer près de l'église et commencer à mouliner ferme sur un chemin étroit mais goudronné qui prendra vite de l'altitude pour aller vers l'Euschels-Pass (1567m), joli col, largement évasé, où l'on trouve une ou deux belles fermes-auberges trapues et accueillantes. Par-delà, le chemin descendant au Schwarzsee (Lac Noir) est parfois caillouteux et en descente forte sur la fin.

Beau coup d'œil sur le lac qu'on domine. C'est très chouette; on dirait le lac de Gérardmer!! Après, c'est la route billard qui ramène très vite à Plaffein.

Voilà ! Tant mieux si ce bref récit donne des envies à certains d'entre vous. Bonne route, les gars ! Et si vous faites des virées intéressantes, pensez à en faire part aux copains. La revue, c'est fait pour ça!

André Voirin
Gérardmer Cyclo-Loisirs

A LA MANIERE DE GEORGES PEREC (SI C'EST POSSIBLE !)

Je me souviens avoir découvert le Club des Cent Cols par un dossier paru dans une revue «Cyclotourisme» qu'un ami m'avait prêtée en avril 1988 et avoir tout de suite été séduit.

Je me souviens m'être souvenu à cette occasion que l'ami Hubert m'avait déjà parlé de ce club quelques mois plus tôt alors que j'envisageais de «faire de la bicyclette».

Je me souviens de mon premier col (Col de France, 371 m, Ain, 10 juin 1988) et de mon dernier (Col de l'Epine, 470m, Ardèche, c'était hier).

Je me souviens n'avoir pendant longtemps pas su quel était mon centième col, certains des cols que j'avais franchis étant en cours d'homologation.

Je me souviens que mon quatre-vingt-dix neuvième col est actuellement le col de Grosse Pierre (Vosges) et que j'ai pensé, en le gravissant, à mon ami Alain, propriétaire de la Grosse Pierre (Chiroubles), qui préfère faire la marmotte que le B.R.A.

Je me souviens avoir fait un petit crochet pour glaner deux cols supplémentaires lors du rallye du Beaujolais 88 (2.000 participants) et être revenu sur le circuit principal pour me retrouver bon dernier et gravir les cols du Joncin et du Chatoux en solitaire, avant de rentrer sous des trombes d'eau.

Je me souviens aussi d'une fructueuse randonnée de 20 cols en 200 Km dans ce même Beaujolais en 89, randonnée abandonnée au bout de vingt kilomètres et zéro col, toujours sous des trombes d'eau.

Je me souviens qu'il a plu aussi au sommet du Granon et que j'ai bu mon Coca avant qu'Hubert riait eu le temps de décapsuler le sien.

Je me souviens qu'il a plu aussi au sommet de la Croix de Fer lors du B.R.A. alors que l'on avait cru mourir de chaleur en bas.

Je me souviens être passé à 300 mètres du Glandon sans y monter et sans le regretter puisque je sais qu'il m'attend là-haut.

Je me souviens avoir mis une heure pour pousser mon vélo dans les deux derniers kilomètres du Cormet de Roselend recouverts par les congères de neige à la mi-mai 89.

Mais je me souviens aussi du soleil au Col de Conchis (Ardèche), et au Pas de l'Echine, et au col du Fréjus, et à tous les autres.

Je me souviens être tombé en glissant sur du verglas dans la descente du Col (du Calvaire) de Portes, 1010 m, Ain, en décembre 88 et avoir compris à cette occasion pourquoi les cyclos faisaient moins de vélo en montagne pendant l'hiver.

Je me souviens du Col de l'Arénier (quel drôle de nom pour un col, pourquoi pas libellule ou parpaillon...) et de la bergère rencontrée là (70 ans bien sonnés) qui m'avait dit que son plus grand voyage avait été lors de son mariage pour aller «de là» (montrant un versant du col) «à là» (montrant l'autre versant).

Je me souviens avoir gravi trois cols ardéchois lors de mon enfance, cols que je n'ai pas avoués à Henri Dusseau.

Je me souviens avoir fait le projet de franchir tous les cols de l'Homme Mort et que mon épouse m'avait dit

que ce nom devait venir du fait que les gens faisaient leur infarctus au sommet des cols.

Je me souviens que j'ai déménagé de l'Ain sans avoir pu finir de franchir tous ses cols mais je ne me souviens plus s'il m'en reste trois ou quatre.

Je me souviens que quand je suis arrivé à Aubenas il y a six mois, il y avait trente cols que je n'avais pas franchis dans un rayon de vingt kilomètres, et je me souviens que je me demande parfois s'il ne faudra pas que je déménage... Je me souviens être resté longuement assis deux kilomètres en-dessous du col du Coq en me demandant si j'allais pouvoir rentrer à Grenoble, et je me souviens avoir écumé le soir même les restaurants de la ville à la recherche d'un coq au vin pour pouvoir dire, comme Pierre Desproges, «ça fait un partout».

Je me souviens avoir pensé lors d'une randonnée dans les Vosges que j'avais passé deux cols de Porte, un col du Plafond, que je franchirais certainement un jour le col de la Fenêtre et que ce serait sympa de poursuivre la liste par les toilettes et la salle de bain...

Je me souviens des courriers échangés avec René Poty où j'ergotais pour quelques millimètres sur une carte Michelin et où nous discutons des mérites comparés du col de l'Eyrolle (07.30, 548m, devenu 07.34a, 595m en 89, redevenu 07.30, 548m en 90) et du col d'Eyrole (07.40a, 615m).

Je me souviens que mon troisième col est à plus de 1000 mètres (Mézilhac, 1110m, Ardèche), et qu'aujourd'hui je ne me lancerais pas dans une telle randonnée avec aussi peu d'entraînement.

Je me souviens de l'Arpettaz et du Berthiand, de la Fayolle et de la Croix de Bauzon et de quelques autres où je me suis arrêté.

Je ne me souviens pas avec précision de tous mes cols et pourtant je n'en ai guère plus de cent.

Je ne souviens qu'une de mes deux seules crevaisons en 89 a eu lieu dans le Grand Pertuis (01.29a, 1096m, «R1»).

Je me souviens d'avoir grimpé l'Iseran en 32x24 et en avoir été très fier.

Je ne souviens pas m'être adonné avec autant de passion à un autre loisir que la chasse aux cols.

Je me souviens avoir remarqué que le plus quelconque des pâtés commerciaux prenait une autre saveur au-dessus de 2000 mètres.

Je me souviens de ma joie à la découverte sur une carte d'un «col» non répertorié sur le Chauvot (Pas de l'Yeuse, 07.0-a, 230m).

Je me souviens de l'orage de grêle lors de la randonnée sur la ligne des crêtes de Sestrières et du paysage lunaire que cela avait donné.

Je me souviens de la cyclote qui m'a demandé si je trouvais son vélo joli alors que je le contemplais longuement sans le voir au sommet du Grand Colombier lors du B.C.M.F. 89.

Je me souviens lui avoir répondu que je ferais la même tête s'il y avait une locomotive à la place de son engin.

Je me souviens lui avoir lancé, alors que tout ragaillardi je la doublais dans la descente, «qu'elle avait tout de même un beau vélo» et je me souviens de son éclat de rire.

Je me souviens avoir vu beaucoup de motards cet été au sommet des cols alpins revêtus ou non.

Je me souviens de mes Galibier (qui ne se souvient pas de son Galibier ?) et d'avoir eu envie de me souvenir de chaque mètre de ces ascensions.

Je me souviens m'y être repris à trois fois pour pouvoir passer le Golet du Géla (01.2, 356m) avec à chaque fois plusieurs dizaines de kilomètres en voiture.

Je me souviens toujours avec émotion que la Drôme, département voisin, compte plus de cinq cent cols et que je n'en ai gravi que deux.

Je me souviens de tous les cols que j'ai envie de franchir.

Bernard Pommel N°3094

UN COL EN PAYS DE SOMME

Un col en Picardie, «Utopie !» me direz-vous ? Et pourtant un examen minutieux de la carte IGN 2309-Est nous révèle la présence d'une montagne en surplomb des vallées de l'Avre et de la Noye.

Une reconnaissance sur le terrain me confirme l'existence d'un passage à la cote d'altitude de 68 mètres entre la Montagne Saint Domic et le sommet du Grand Bois reliant les localités de Hailles et Fouencamps (carte Michelin 52.18.100.024).

Certes, il s'agit d'une modeste ascension, mais 21 cols français ont une altitude inférieure et celle du Bocca di a Testa en Corse est identique.

En l'absence de panneau de sommet, le col de Saint Domic ne pourra être homologué, néanmoins ce passage présente une similitude avec le Col du Gour de la Taule dans l'Hérault qui, lui, figure sur les cartes IGN.

Alors il n'est pas impossible de rêver, un jour prochain le premier col picard pourra peut-être être inauguré. Affaire à suivre...

Bernard Lavieville
Amiens

RANDONNEE LUDIQUE ET BUCOLIQUE

J'avais prévu d'aller rouler un peu le lendemain, me laissant pousser aux quatre vents et aux quatre chemins. Pour cela, dès la veille, je préparais mon engin comme quelque pionnier partant autrefois en guerre, sans arme, dans des contrées sauvages : la machine doit être sûre, le corps de la roue libre bien graissé, pas une dent de celle-ci abîmée, la sacoche attachée au gibet (pardon, à la potence), pas de chambre à air percée par une épine, ce qui serait bête. Le marchand de cycles, ce bonhomme coquin, est fermé aujourd'hui. Après une ultime vérification des fourches, je pose ma perle rouge contre l'échelle au fond de la loge et referme la porte.

Puis, au travers du jardin, passant sous le figuier et le poirier où siffle un merle, je vais préparer mon linge pour le lendemain. Je ne chipote pas sur le poids dont je pare mon vélo : un pneu demi ballon, toujours utile pour se tirer d'un mauvais pas éventuel tel un éclatement, mon couteau Pradel (1), deux cassettes de trente sous chacune, une broche FFCT pour qu'on me reconnaisse, une madeleine et une bouteille de Perrier (1). Tout cela dans des sacs plastiques afin que l'eau de pluie ne laisse pas de vilaine trace.

Après une bonne nuit de sommeil, je me lève et c'est un cyclo tout de rouge vêtu qui va chercher son vélo dans la baraque au fond du jardin.

Le ciel n'est pas vierge de tout nuage : plafond vers 2000m. Je veux bien être pendu s'il ne pleut pas aujourd'hui, mais ce n'est pas grave ; mon but est d'aller rendre visite à un luthier au village voisin, donc pas de grande virée vers Nice, Eze, Beaulieu, Vence ou même Verdun.

Non, je traverse juste la cluse au plus court, à la vitesse du lièvre de la fable, c'est à dire en passant doucement une borne après l'autre, sûr que je suis que le bel air que je vais trouver dans le grand bois, près du lac vert, me fera admirer la roche noire se mirant dans l'eau depuis le haut du bois. Il est midi lorsque j'arrive. La bicyclette est posée contre un muret.

Je la libère du carcan que représentent mes sacoche ; je pousse les portes du pavillon qui sert d'atelier ; les clochettes tintent, plus pour signaler quelqu'un que comme alarme. On entre ici comme dans un moulin à vent : c'est le dernier artisan français à fabriquer des luths et il désire que la tradition ne se perde pas. Ainsi, cette personne descendant de bonnes familles (trois seigneurs et de nombreux comtes ont été ses ascendants) garde-t-elle en permanence trois places pour les visiteurs.

Après un chapelet d'explications trop longues à expliquer ici, il en ressort que si tous les luths sont en chêne, égaux en qualité, il n'est pas de jumeaux. Et si, par hasard, l'un d'eux joue faux, que ce soit dans les hautes ou dans les basses, il passe de suite au pilon. Ce sont des outils extrêmement fins dont aucun acheteur (appelés leurs pères) ne tolérerait une seule fausse note.

Suite à quoi, mon hôte m'offre à boire. Le cruchon est si loin de moi qu'il faut que je tende le bras comme un singe pour me servir un ballon d'Alsace. Puis, en trois termes : «Au revoir, bises, à bientôt», je prends congé d'Agnes Brand, c'est son nom, car cet ouvrier est une ouvrière.

Gonflé comme un lion, je repars au travers des vignes. Mais cette fois, la bise souffle ; j'ai les jambes molles. La région mérite alors son surnom de petite Sibérie. Zéphir me déporte et... c'est la bûche. La douleur fait que je crie ; c'est le chant du cygne du cyclo. Quel âne ai-je été de me croire plus fort que réellement. Je me relève, repars jusqu'au carrefour aux trois fontaines où je me désinfecte. Une demi-heure plus tard, las, je suis à bon port. Tu parles d'une sortie !

Pierre Chatel

Combien ce cyclo a-t-il passé de cols ? Et s'il y a des plus de 2000, combien ?

Un bon à valoir sur la revue 1992 sera adressé personnellement aux cycles ayant envoyé la liste exacte des cols franchis par ce cyclo au cours de sa randonnée ludique et bucolique.

(1) Publicité gratuite.

BRECHE DE ROLLAND

Je l'ai vue pour la première fois il y a deux ans, chez un ami cyclotouriste. Le poster géant accroché au mur du salon montrait une impressionnante barre rocheuse présentant en son milieu une large cassure : la fameuse brèche taillée, d'après la légende, par l'airain de Durandal, l'épée magique de Roland, fidèle compagnon de Charlemagne.

Au premier plan, un vaste glacier semblait défendre le passage et, en toile de fond, un ciel bleu profond sans le moindre petit nuage.

Fasciné par cette vision, je me suis juré d'aller un jour conquérir cette faille tentatrice avec ma randonneuse préférée.

Cette opportunité s'est présentée cet été, alors que j'étais en vacances à Argelès-Gazost, dans les Hautes-Pyrénées.

Un beau matin de juillet, à la pointe de l'aube, sous les étoiles, je quitte fébrilement le camping d'Arcizans pour rejoindre la vallée du Gave de Pau. Longue montée en «faux plat relatif» avec quelques rampes plus sévères dans la gorge lugubre de Luz avant de parvenir à Saint-Sauveur-de-Luz, célèbre par son pont Napoléon III enjambant le Gave.

La route s'insinue maintenant dans la gorge de Saint Sauveur avec une déclivité plus marquée toutefois. Je suis encore dans la pénombre lorsqu'à la sortie d'un virage, très haut devant moi, m'apparaît soudain une parcelle du Cirque de Gavarnie fortement illuminée par les premiers rayons d'un soleil généreux. Passé Gèdre qui commence à peine à sortir de sa léthargie, je longe par instants le torrent tumultueux avant de pénétrer dans Gavarnie, haut lieu du tourisme prisé pour son Cirque et point de BPF 65. La rue principale du village est déjà animée : des cars arrivent et déversent leur contingent de touristes attirés par le site ; les loueurs de chevaux et mulets rassemblent leurs bêtes; l'air sent l'écurie et l'ambiance du lieu, le piège à gogos !

Je pointe dare-dare ma carte de BPF dans un bistrot désert puis me dirige en hâte vers les cols de Tentes et de Boucharo. Ici, au moins, je vais pouvoir me gaver de paysages merveilleux pendant la longue et rude grimpe goudronnée qui aboutit à un cul-de-sac pour les automobilistes, contraints de laisser leurs véhicules sur les bas-côtés.

Danièle, mon épouse, est du nombre car elle a décidé de m'accompagner (sans son vélo) dans ma tentative. Après avoir troqué mes chaussures contre des «spéciales V.T.T.» à gros crampons de caoutchouc, nous nous engageons résolument dans un sentier démarrant sur notre gauche.

Cheminement facile car la pente est douce. Pousser le vélo s'avère sans problème ; je peux même pédaler pendant de courts instants. A peine avons-nous parcouru quelques centaines de mètres que des marcheurs, intrigués par ma monture, me demandent où je vais. Je les informe de mon intention d'aller à la Brèche, comme sans doute la plupart des gens ici présents. Ils s'empressent de me rétorquer qu'en un tel équipage je n'ai guère de chance d'y parvenir: «Vous n'y pensez pas, il y a une cascade à traverser et puis ensuite il y a plein d'éboulis, un névé à franchir, sans compter qu'après ce sera le glacier de la Brèche !».

Nullement décontenancé par cette mise en garde, je continue d'avancer et... d'étonner encore et toujours les randonneurs qui me croisent ou que je rejoins. Certains y voient le côté «Jésus portant sa croix», d'autres, plus pratiques, le côté «façon d'éviter de se faire voler son vélo». «Vous faites un entraînement de cyclo-cross ?» «C'est pour un pari que vous venez ici comme ça ?» J'essaie à chaque fois de convaincre mes interlocuteurs qu'en fait ma bicyclette me permettra de passer la montagne et de continuer ma route alors qu'eux devront revenir sur leurs pas ! Ce que je ferai pourtant également ce coup-ci (mais ça, je ne leur dis pas) car j'ai promis à Danièle de rentrer avec elle ; je le lui dois bien : combien de fois, en effet, l'ai-je laissée seule... En tous cas, aucune des personnes rencontrées ne me traite de barjo ; bien au contraire, certains ajoutent qu'il en faut du courage pour accomplir cela et me souhaitent bonne chance ! J'aime cet

état d'esprit et ce respect de l'autre bien propre aux amoureux de la montagne, qu'ils soient pédestres ou cyclistes.

Le sentier devient maintenant plus tortueux et accidenté, m'obligeant à porter. Bientôt, la fameuse cascade nous barre le passage mais son franchissement, de rochers ronds en rochers plats, ne présente pas de difficulté majeure. Danièle, plus timorée, préfère enlever ses chaussures de tennis au cas où... L'accès au col des Sarradets, après s'être faufilé entre de gros blocs, la caillasse et le névé du Taillon, nous révèle un panorama d'une beauté sauvage à vous couper le souffle !

Sur notre gauche, le refuge des Sarradets, édifié en bordure du précipice, et, nous faisant face, la formidable falaise brune avec sa large échancrure. Le tout nimbé de lumière dans l'azur bleu roi. Ce poster qui m'a fait rêver, je l'ai à nouveau devant moi, grandeur nature cette fois !

Du refuge, où des touristes se reposent à même le ciment de la terrasse, nous nous engageons sur une langue de glace recouverte de neige épaisse, d'une largeur de 200 mètres environ, pour gagner, en dérapant parfois, un premier replat qui va nous permettre de reprendre haleine. Le site, à ce niveau, est particulièrement impressionnant car la Brèche, quelque peu tronquée vue des Sarradets, apparaît maintenant dans toute sa magnificence.

Danièle, craignant les chutes, ne veut pas aller plus avant. Précédé par un randonneur qui me fait la trace, je me dirige vers cette passe si convoitée. Je vais ainsi devoir grignoter les 300 mètres qui me séparent du sommet. La neige fond par plaques, découvrant la glace. Pas question, bien sûr, de s'y aventurer sans crampons métalliques ! Il me faut donc zigzaguer pour retrouver la neige afin d'y planter mon vélo qui, en fait, va me servir de piolet. Comme quoi il n'est pas forcément aberrant de traîner sa monture avec soi dans les muletiers et les glaciers...

Nombreuses haltes pour souffler car la dénivelée est sévère. J'en profite pour observer un groupe de jeunes espagnols rigolards qui dévalent la pente au pas de charge, se payant immanquablement des gadins pas piqués des vers ! Et puis revoici les cailloux. Quelques foulées encore, vélo sur l'épaule, à travers de gros rocs pour enfin poser mes roues sur la Brèche.

Instant délicieux. Je suis heureux comme un gosse d'avoir pu réussir à passer sans anicroches tous ces obstacles ; en particulier la traversée d'un glacier, une première pour moi ! Mais la récompense suprême, c'est l'environnement qui me l'offre. Je reste une bonne demi-heure sur ce belvédère à contempler et à photographier les prestigieux sommets et chaînes de montagnes, tant du côté français que du côté espagnol. Je dois finalement me secouer pour m'arracher à ce «rêve éveillé» et me faire violence pour ne pas céder aux chants des sirènes en voyant cette sente qui me permettrait de continuer à travers le parc d'Ordesa et de rallier la route goudronnée menant au col du Pourtalet... mais une promesse est une promesse !

Jean-Jacques Laffitte
79000 Niort

ILS ONT OSE...

Décidément notre confrérie est mouvante et comme toute société, elle possède ses individualités. On y trouve des courageux, des lyriques, des grands, des petits, des inconditionnels, des rageurs, des tranquilles, des durs, des mous, des faciles à vivre, des yakas, des yfokons, des décidés, des décideurs, des hargneux, des pugnaces, des rêveurs, des poètes... et depuis peu, des contestataires.

Déjà l'année dernière, mon attention avait été attirée par un article ayant une odeur de soufre. L'auteur proposait, ni plus ni moins, de boycotter un col, en l'occurrence celui de Sarenne. On se demande où ils vont chercher tout ça. Ce pauvre col a du mal à se remettre du camouflet et, aux dernières nouvelles, il serait en passe d'intenter un procès à notre confrérie pour diffamation (plus exactement décolation). Il devrait exister un comité de censure pour ce genre d'article.

Mais il y a plus grave !

N'avons nous pas appris que, pour la première fois dans l'histoire de notre confrérie, circulait une pétition pour faire homologuer un col qui n'avait pas les honneurs du Chauvot !

Voici les faits tels qu'ils nous furent rapportés.

Il existe dans la charmante région des monts du Beaujolais, entre vignes et sapins, un endroit dénommé le Saule d'Oingt, qui présente sans équivoque le faciès d'un col à l'instar de beaucoup d'autres.

Il paraîtrait que l'étymologie du nom serait Saut d'Oint, saut ayant la signification de col. Ces arguments massue n'avaient pas suffi à convaincre notre homologateur officiel, René Poty. L'affaire aurait pu en rester là et le Saule d'Oint aurait pu continuer à voir défiler les légions cyclos sans se sentir diminuée si un groupe d'individus dont je tairai les noms, n'avait décidé de pousser plus loin le bouchon en organisant en ce lieu une concentration et en faisant signer aux cyclos de passage, comble de l'ironie, devinez quoi, une POTYTION pour l'homologation du Saule d'Oint.

Et ils persistent, signèrent et envoyèrent la potytion aux responsables de notre confrérie.

Mais, dieu merci, ces derniers surent garder la tête froide et, incorruptibles, rendirent un verdict définitif et négatif : le Saule d'Oint ne serait pas élevé au statut de col. Ouf ! nous avons eu chaud.

Soyons vigilants, mes frères cyclos montagnards. Certes, la contestation est parfois génératrice de progrès, mais un règlement est un règlement et le nôtre est incontournable, monolithique et universel.

Méfions-nous de ce genre de manœuvres qui peuvent vite devenir subversives et semer le germe du doute dans notre bel édifice.

D'ailleurs je me suis laissé dire qu'il existait dans le Beaujolais un col dit de Brouilly, agrémenté d'un panneau sommital et qui lui aussi avait essuyé un refus «potytien» et que peut-être l'année prochaine, il n'était pas interdit de penser qu'une concentration pourrait bien...

Soyons vigilants, mes frères, soyons vigilants !

Robert Jonac

UN DUR PARMIS LES DURS

AOÛT 1990...

Toujours amoureux de la montagne, nous délaissions, pour cette année seulement, les Alpes tant parcourues. Les Pyrénées nous attirent malgré le triste accueil pour l'Isard 86, dans le brouillard.

Par quel bout allons-nous commencer ?

Côté Méditerranée ou côté Atlantique ?

D'un commun accord, nous voici roulant sur Cahors, Carcassonne où l'orage nous oblige à l'arrêt dans une localité voisine ! Quillan, premier repos pour le camping-car mais pas pour nous. Nous avons envie de connaître cette région. Suivant les sentiers cathares, il y a tant à voir ! à pied, sans grand intérêt pour nous, mais avec nos vélos, oh là-là ! les beaux châteaux... bien perchés : Puivert, Lavelanet, Montségur. Chapeau ! Messieurs les bâtisseurs. Au passage, six beaux petits cols ; la liste est ouverte !

Pyrénées, nous voici ! Deux jours se passent avec bonheur sous un soleil de plomb, puis départ pour Font-Romeu. Et ainsi, tous les deux ou trois jours, nous sillonnons la chaîne : Ax-les-Thermes où l'odeur de l'eau sulfureuse des thermes romains règne sur la ville. Bien au pied du Pas de la Case (2091 m), du Port d'Envallira (2417 m), nous les grimpons sans trop de peine car la route est large et belle. Nous sommes partis de très bonne heure afin d'éviter la cohue des vacanciers dans cette zone franche.

Après la descente, nous remontons sur la droite le col de Puymorens (1920 m). Facile, pour nous ! Redescente sur Ax... et attaque du «dur parmi les durs», Pailhères (2001 m). C'est le dernier mètre le plus dur, dites-vous ? Non, ce sont les quatre derniers kilomètres à 15%. Et pourtant... on ne se souvient que de cette belle petite route longeant une rivière tranquille et qui, d'un coup, se dresse vers le ciel... Nous finissons cette journée bien las tous les deux, mais que de sensations intenses !

Notre récompense, à nous, cyclos (à déguster lentement !).

Cela valait une journée de repos... qui fut la visite du château de Foix, et il la vaut !

Ce soir, nous serons à Seix, dans l'Ariège, coin de France totalement inconnu de nous deux et qui restera pour longtemps dans notre souvenir.

Ariège ! Terre courage ! nous disent les panneaux. Superbe ! dans ses vallées, dans ses sommets impressionnants, dans ses odeurs de foin et de fleurs sauvages, dans sa douceur pastorale, dans l'accueil chaleureux et spontané de ses habitants.

Nous apprenons ici que la Semaine Fédérale s'y déroule ; nous participons donc, le 7 août, à la concentration des Cols Durs au Port de la Core (1395 m). Cette ascension sera assez facile pour nous et nous passons un long moment de bavardages là-haut avec des cyclos et Patrick Plaine, infatigable et omniprésent dans tous les coins de l'Hexagone. Après une descente rapide sur Bethman en Castillan, nous ajoutons les cols de Portet et Catchaudègue.

Nous resterons une semaine dans ce Couseran que je vous recommande ; vous ne serez pas déçus : c'est un coin propice à de merveilleuses vacances «au vert» ; et pour nous, des routes tranquilles menant à de nombreux cols. Poursuivant notre route, nous nous arrêtons à St-Béat avec, pour objectif, le long, difficile mais tentant col du Menté (1349 m).

Suivant la Garonne, nous atteignons le petit village de Juzet d'Izaut d'où nous «attaquâmes» le Portet d'Aspet (1609 m - pente moyenne de 10%). Et puis voici Luchon ; nous sommes le 15 août ; repos et repas au cœur de la ville ; visite, ensuite, de ces rues très animées car c'est la période de cure d'été. Le lendemain, il y a du brouillard sur les cimes, mais pressentant la chaleur de la journée, nous partons à la fraîche pour un bel objectif : le Portillon (1293 m) et le Peyresourde (1569 m).

Le premier, c'est bon ! quelques rampes dures, bien dissimulées sous le couvert des noisetiers, ça passe bien à cette heure. Le second... Aïe ! 14 kilomètres de montée, pente moyenne : 7%. Ces lacets impressionnants, tout en haut, resteront gravés dans notre mémoire plus que bien d'autres.

Mais nous sommes en vacances, n'est-ce pas ? Nous faisons nos comptes : 40 cols, dont 3 à plus de 2000 m, ça suffit ! Place au repos ! Nous finirons notre périple pyrénéen par les plages de Biarritz et Mimizan avant de retrouver l'Auvergne.

Si mes propos vous donnent envie de connaître ce coin de France, nous vous passerons notre route et nos documents avec grand plaisir.

Bonnes routes à tous pour l'année qui commence !

Madeleine Mathieu

MOI JE REVE

Quand le moral est bas parce que le ciel est gris,
Quand le moment présent est triste et plein d'ennui,
Moi, je rêve
Que je pédale, heureuse, au milieu des prairies.
Mon beau vélo tout bleu me porte allègrement,
Des papillons dorés m'accompagnent un instant
Tandis qu'un vent léger me caresse en passant.
Quand la vie dans la ville paraît insupportable,
Quand le bruit des moteurs devient intolérable,
Moi, je rêve
Que je pédale, heureuse, dans un site agréable.
La montagne que j'aime m'entoure et me ravit,
De paisibles troupeaux vivent au ralenti,
Et je grimpe, légère, tranquille et loin du bruit.
Quand on entend parler de guerre et de misère,
Quand les malheurs du monde me rendent plus qu'amère,
Moi, je rêve
Que je pédale, heureuse, le long d'une rivière ;
Des cyclos rencontrés au détour d'un chemin
Me font un grand sourire, un signe de la main.
Tout est paix et bonheur dans ce calme serein.
Mon rêve se poursuit...
Si les Grands de ce monde devenaient des cyclos,
Au lieu de faire la guerre, ils feraient du vélo
Et la planète entière serait... le Paradis !

Ginette Bovagne
N° 1334. Annemasse

SPLendeur DU Vercors

Quand vous remontez la vallée de l'Isère, le massif du Vercors ressemble à un nid d'aigle. Il faut gravir ses abruptes parois pour découvrir les hautes vallées verdoyantes qu'il renferme. De l'intérieur, la montagne forme de gigantesques cours féodales que ceignent de puissants remparts.

A Autrans, la montagne partout vous entoure. Elle profile en un large cercle ses crêtes de forêts que ponctuent des sommets noirs pareils aux donjons des forteresses titanesques. Quoi de plus tentant, dès lors, pour des cyclotouristes que de parcourir ce chemin de ronde où s'égrènent cols, pas et brèches ? Tout l'hiver durant, nous avons étudié les cartes et les guides et nous projetions de faire ce tour dans la journée avec des VTT.

D'ailleurs, le GR9 suivant l'essentiel du parcours ; pour le reste, pistes de ski de fond, sentiers et routes complétaient l'itinéraire.

Ce matin-là, proche de la mi-mai, l'air était frais et humide, d'autant qu'il avait beaucoup plu la veille. Nous montions le col de la Croix Perrin qui ouvre le passage vers Lans-en-Vercors. Nos roues produisaient un bruissement régulier sur l'asphalte gorgé d'eau. Nous étions deux amis à concrétiser une escapade pour nous seuls depuis longtemps attendue. L'air nous était léger comme lorsqu'on prend conscience de partager un moment privilégié. Ce sentiment de rareté était renforcé par la solitude de la route à cette saison. Cependant, dans la montée, une petite carrière avec un gros concasseur travaillait déjà ; l'homme aux commandes n'était plus qu'une vague silhouette dans le nuage de poussière qui l'absorbait.

Peu après le col nous quitions le bitume pour atteindre, par une route en cendrée, les cols de la Croix Servagnet et de la Croix Chabaud. Le soleil avait percé la brume et nous léchait par intermittence à travers la voûte des bois ; la terre s'éveillait et une douce odeur d'herbes mouillées nous enveloppait.

De retour à la Croix Perrin, nous abordions l'objet de notre sortie. Le chemin creux, raviné et sombre semblait vouloir nous englober ; les arbres d'un vert profond se couchaient sur nous pour nous toucher de leurs doigts. Bien vite, les pierres et les branches mortes autant que la rudesse de la pente nous obligeaient à poursuivre à pied. Le chemin n'était plus que le lit d'un torrent qu'un temps d'orage nous aurait interdit. Souvent ses parois nous contraignaient à rester au plus profond de la ravine encombrée de débris. Nos exercices d'équilibristes sur le vélo ne se prolongeaient pas au-delà de quelques dizaines de mètres.

Enfin nous atteignons la crête que parcourait un beau chemin. La flore était luxuriante et variée. Par endroits, des plate formes de craie blanche nous offraient le panorama de la vallée. Celle-ci s'inscrivait en vert tendre entre les noirs sapins des montagnes. Nous repartions.

Tantôt notre nouveau chemin grimpait à découvert sur un sol crayeux planté d'aubépines, tantôt il serpentait obscurément caché sous les sapins pleurant la rosée et nous nous enfoncions mollement dans un humus spongieux. Nous percevions soudain une âcre odeur de feu mouillé ; des bûcherons avaient travaillé dans la coupe que nous traversions bientôt.

Nous montions toujours ; à notre gauche s'offrait la profondeur des forêts, à droite s'ouvrait l'escarpement de plus en plus abrupte. De grosses pierres blanches brillaient au soleil mais hélas, la brume montait et limitait l'horizon. Au pas de Bellecombe, dans la clairière que forme le col, ce fut un enchantement. Notre chemin croisait celui descendant sur Autrans, le soleil caressait l'herbe rase et le semis de rochers et de sapins qui dansaient dans les derniers lambeaux de brume.

Au-delà du pas de l'Ours, des randonneurs observaient des parachutes ascensionnels ; plus loin encore, au col de la Molière, où aboutit la route goudronnée, nous retrouvions des voitures mais nous filions à travers une vaste prairie pour rejoindre le sentier large mais pierreux et chaotique. La végétation cédait au rocher

; partout des pierres, la montagne à vif ; seule une légère dépression distinguait le chemin du paysage. De temps en temps une crevasse s'ouvrait que nous franchissions à pied.

Soudain une trouée large et saignante, une cicatrice de terre brune et de pierres concassées coupait la forêt en deux et descendait vers la vallée ; des spectres de fer encombraient le sommet ; voici le prix payé par la montagne aux vacanciers de l'hiver, aux écologistes d'une semaine qui ne connaissent de la montagne que le ski en remonte-pente.

Pareillement je me souviens du col d'Allos envahi de fils et de pylônes. Il paraît que toutes ces horreurs disparaissent sous la neige ?

Nous retrouvions notre GR un peu plus loin, dans la pierraille. La végétation herbacée redevenait dense ; de grandes salades envahissaient le chemin réduit à une sente étroite. Nous touchions la Sure à 1643m d'altitude. Comme les anciens, nous croyions avoir atteint l'extrémité de la terre. Le Vercors finissait là... au-delà s'ouvrait l'abîme. Les nuages avaient complètement abandonné la vallée, découvrant une vue impressionnante au-dessus de la paroi à pic, vertigineuse. Tout en bas nous découvrions l'Isère, la nationale et l'autoroute ; vers l'est s'étalait Grenoble et derrière, la chaîne enneigée de Belledonne. Nous repartions, mais rapidement nous étions contraints à des portages.

De nombreux arbres barraient le chemin et de plus en plus souvent nous devions escalader des passages escarpés. Heureusement, à notre droite le paysage ne perdait rien de sa grandeur. Bientôt nous découvririons la route du Mortier qui perçait la muraille et passait le col en tunnel à quelques cent mètres à la verticale en dessous de nous. Nous arrivions au vrai col, dans les rochers et les arbrisseaux, ahanant sous nos vélos ; nos destriers déchus n'étaient plus que d'encombrants objets ; de temps en temps nous les abandonnions pour reconnaître un passage praticable. Le portage n'est pas pour nous plaire ; parfois, en montagne, il faut bien s'y résoudre pour franchir un obstacle ou rejoindre une autre piste, mais ce n'est qu'un éphémère pis-aller. Ce jour-là, pourtant, nous nous étions obstinés pour atteindre ce col dans l'espérance d'une piste meilleure ; à ce point, il ne nous tentait plus de faire demi-tour pour affronter de nouveau les mêmes obstacles.

Il était tôt encore en ce début d'après-midi et nos forces n'étaient pas entamées. Le chemin de la descente était fantomatique ; nos descentes sur les vélos étaient acrobatiques mais nos ascensions allaient devenir laborieuses. Le chemin, fidèle à l'arête du Vercors, suivait tous ses sommets et toutes ses dépressions. Auparavant, nous passions les obstacles sans sourciller ; tôt descendus du vélo, celui-ci était jeté promptement sur l'épaule et quelques enjambées avaient raison du rocher.

Bientôt les passages se faisaient plus lents, plus hésitants, plus patauds, plus réfléchis et économes de mouvements et de remises en selle.

Nous atteignons la Grande Brèche, l'occasion de se reposer un peu et de prendre quelques photos. La végétation changeait ; insensiblement nous avons fait face à l'ouest ; les clairières étaient plus luxuriantes ; des herbes dures, semblables à des joncs, nous fouettaient les jambes ; le chemin redevenait plus humide et plus marqué. Avec plus d'allant nous avons passé le Pas de la Clé et le Pas Brochier. Le Signal de Nave, pourtant, vit le paroxysme de notre lassitude. Nous étions fatigués de l'effort et surtout de ne pouvoir rouler durablement sans mettre pied à terre. Didier était le plus opiniâtre ; plus expérimenté et plus entraîné, il était passé bien des fois plus vite que moi. Ici je peinais à le suivre.

Soudain le chemin s'élargissait ; l'exploitation du ski de fond recommençait là ; la piste était roulante, bien qu'encombrée de pierres, et nous retrouvions l'enthousiasme. Quelque temps plus tard, nous entamions la montée du Pas de Pierre Taillée.

Hélas, à quelques centaines de mètres du but, nous nous heurtions à de vastes éboulis.

Désireux de rester des cyclotouristes, nous ne nous livrions pas à de nouvelles escalades. Le Pas de Mont brand, lui, était d'accès beaucoup plus facile et restera le douzième et dernier col de cette journée.

Dans la descente nous nous perdions dans l'enchevêtrement des chemins créés par l'exploitation forestière. Sur cette terre détrempée où l'eau ruisselait, nous glissions dangereusement sans que nos freins ne nous ralentissent beaucoup. Arrivés en bas, couverts de boue, nous contemplions ce vaste cirque de montagnes dont nous avons fait le tour.

La chasse aux cols nous avait entraînés dans une superbe randonnée, mais la difficulté du parcours nous avait privés toutefois d'une partie du plaisir d'être en montagne. Nous n'avons pas pu goûter avec autant de présence le dernier tiers du voyage.

Quelques jours plus tard nous avons franchi avec nos randonneuses 17 cols dans la journée, par des routes goudronnées ou non ; sans fatigue excessive nous avons découvert des sites superbes tels ceux du col de la Machine ou du Rousset ; nous avons fait une de ces grandes sorties que j'apprécie, où jamais nous n'avons été contraints de mettre pied à terre.

Pourtant, ce n'est pas cette dernière journée que je vous ai racontée ; avec le temps, la première a laissé plus de traces dans ma mémoire. En dépit des moments difficiles, mon souvenir me porte avec plus de plaisir vers le sentier muletier ; le sentiment d'avoir vécu quelque chose d'exceptionnel demeure.

Gilles BODIN
Cyclo-Touristes Parisiens

EN SOUVENIR

Thierry Blaizoud (N°1809) nous a quittés en automne 89 après 15 mois de combat acharné contre la maladie. Voici la lettre adressée par le docteur Eric Bouffet, du Centre Léon Bérard de Lyon, son médecin, aussi membre des Cent Cols (N°1413). Ils ne se connaissaient pas avant les souffrances de Thierry.

Thierry,
Combien de cols as-tu gravis dans tes rêves pendant ton chemin de croix ?
La maladie avait figé ta mimique, emporté ton sourire et fait de tes jambes de cycliste deux frêles organes à peine capables de te soutenir.

Et pourtant tes yeux s'animaient dès que nous parlions d'évasion ; tes paroles pleines d'espoir remuaient un passé qui étonnait par sa richesse et sa générosité ; elles dessinaient un avenir où tu retrouverais ce qui t'était le plus cher : ta famille, tes amis, ta passion d'horticulture et les grandes randonnées à vélo.

J'espère qu'il y a un au-delà avec des routes, des vélos, des cols, des roses, et qu'on s'y retrouvera.
Au revoir, Thierry !

Eric.

DE QUERAS EN PIEMONT ET SI ON FAISAIT LE TOUR DU MONT VISO ?

Adeptes du Club des Cent Cols, vous êtes prévenus ! Il faut que vous respectiez la règle des 5% : 5 cols de plus de 2000 m pour 100 nouveaux cols franchis. La chasse aux 2000 est ouverte. Voici un circuit qui vous permettra, sans aller loin au-delà de nos frontières et en restant sur des routes revêtues, d'en ajouter à votre palmarès. Une randonnée qui vous fera découvrir aussi de magnifiques paysages et de nouveaux horizons. Car c'est bien là le plus important, au-delà de cette obsédante chasse aux cols.

La nouvelle route du Col Agnel L'aventure commence le vendredi 13 juillet à Briançon, où les neuf participants et la conductrice de la voiture suiveuse, transportant les bagages, se sont retrouvés à la gare. Sept membres de l'A.S. ARRA, petit mais actif club de la région grenobloise, ainsi que Colette et Henri Dusseau. En effet, le président du Club des Cent Cols et son épouse s'étaient courageusement joints à l'équipée.

La mise en jambe se fait en montant le très classique col de l'Izoard. Le petit musée du vélo installé au sommet du col est bien intéressant : il permet à la fois de voir l'ancêtre de notre «petite reine» et de se rappeler les grands moments du Tour de France et de ses champions. On a beau connaître, le spectacle de la Casse Déserte, dans la descente, est toujours surprenant.

Après la halte de midi à Ville-vielle, dans la vallée du Guil, on attaque la montée du col Agnel en début d'après-midi. Avec une certaine appréhension : 1300 mètres de dénivellation, après les 1100 du matin, pour franchir un grand, très grand col, à 2744 mètres.

A Molines, on laisse la route de Saint-Véran pour remonter, à gauche, la vallée de l'Aigues Agnelle. Rapidement, on ne souffre plus de la chaleur, car un petit vent frais vient de face, qui n'arrangera rien un peu plus tard, lorsque les choses vraiment sérieuses vont commencer.

Après Fontgillarde, la route est excellente, refaite à neuf. Arrivés au fond du vallon, on gravit les pentes du col par une série de lacets sur 4 km. Les tronçons face au vent s'avèrent redoutables.

La descente sur l'Italie et le Val Varaita, par une très bonne route, est impressionnante. L'opinion générale : «tout compte fait, je préfère encore monter de l'autre côté». 1800 mètres plus bas, fin de la première journée peu après Sampeyre, à Rore, à l'hôtel Degli Amici. Le repas est de circonstance : deux hors d'oeuvre, deux plats de pâtes, deux viandes garnies, sans oublier les gelati !

Le Belvédère du Viso.

C'est le clou du voyage : la montée au col de Sampeyre est splendide : forêts, prairies, petits hameaux accrochés à la pente, avec, comme toile de fond, le mont Viso qui domine le paysage. La route est excellente, nouvellement refaite. La carte italienne indique 14,2 km de montée, la carte Michelin 18 ; ce n'est ni l'un ni l'autre, mais 16 km. Une pente sérieuse, sévère même au début, pour 1300 mètres de dénivellation.

La descente sur Stroppio et le Val Maira est délicate au début, avec une mauvaise route pentue. Cela s'améliore à mi-pente. Le contraste est saisissant entre le Val Varaita, riant et verdoyant, et le Val Maira, sévère et escarpé. Arrivés sur la grande route qui descend la vallée, ce n'est plus qu'une aimable formalité jusqu'au débouché dans la grande plaine du Pô.

Peu avant Bousca, on prend la direction Nord pour franchir le petit col de Rossana, qui escalade les derniers contreforts séparant les deux vallées Maira et Variata. De même, un peu plus au nord, après Venasca, on franchit le col d'Isasca et descend à Saluzzo et la vallée du Pô.

Il ne reste plus, pour terminer l'étape, que 25 km de plat au milieu des cultures irriguées. En évitant la grande route jusqu'à Cavour pour rallier Osasco à 5 km au sud de Pinerolo. Cette fin d'étape, apaisée dans la grande plaine, ne sera pas anodine : «on en a plein les pattes».

Ce sera la conclusion de tout un chacun en arrivant à l'hôtel. Montée à Sestrière un Dimanche Matin. C'était la canicule dans la plaine et c'était dimanche ! Nous empruntons la route qui monte à Sestrière, vers la fraîcheur... accompagnés de quelques (!) voitures. En fait, ce fut pendant 30 km, à partir de Pinerolo, un convoi continu. Les choses s'arrangèrent plus haut dans la vallée. C'est une montée lente en paliers, plutôt un faux plat montant : certains apprécient, d'autres pas.

La montée devient franche à partir de Traverses, où l'on quitte la vallée de la Chisone pour se hisser jusqu'à Sestrières : au total, 1700 mètres depuis la plaine. Le temps d'avaler un dernier plat de spaghetti et c'est la belle descente sur Cesana, dans la vallée de la Dora Riparia, puis la montée au Montgenèvre et la descente sur Briançon avec, au passage, un regard sur l'entrée de la merveilleuse vallée de la Clarée. Au total, un beau circuit avec, comme temps forts, le col Agnel et la montée au col de Sampeyre.

FICHE TECHNIQUE

1ère ETAPE : Briançon, col d'Izoard (2360m), Château-Queyras, Molines, col Agnel (2744m), Sampeyre. 105 km, 2550 m de dénivellation. Hébergement à RORE, Hôtel Degli Amici - Tél : 19 39 175 96 119

2ème ETAPE : Sampeyre, col de Sampeyre (2284m), Stroppio, Dronero, col de Rossanna (617m), Venasca, col d'Isasca (770m), Saluzzo, Cavour, Osasco. 131 km, 1550 m de dénivellation. Hébergement à Osasco (près de Pinerolo), à l'Hôtel Nuevo Piemonte (correct mais bruyant) - Tél : 19 39 121 541138

3ème ETAPE : Pinerolo, col de Sestriere (2033m), Cesana, col de Montgenèvre (1850m), Briançon. 92 km, 2150 m de dénivellation.

Au total, 330 km et 6250 m de dénivellation.

Cartes Michelin 77 Kummerly & Frey Val d'Aoste-Piémont 1/200.000

Georges CLERC
Lyon

J'AI ETE DOPE

Pas évident de partir en Février pour épuiser les congés de l'année précédente... Sur toutes mes routes il n'a manqué aucun panneau de «Verglas Fréquent», j'en suis même venu à me demander si on ne les laisse pas en place d'un hiver sur l'autre juste pour ajouter un brin de fraîcheur pendant l'été.

J'aurais tellement aimé qu'il y ait des feuilles aux arbres pour pouvoir rouler à l'ombre du 21 au 24 Février 90 ; j'aurais aimé aussi qu'il y ait davantage d'arbres, même sans feuilles, le long de quelques nationales et départementales mais j'aurais tort de me plaindre d'un excès de soleil au cœur de l'hiver : j'ai trouvé cela très agréable et tant pis si j'ai charrié des vêtements par excès de précaution - il aurait simplement fallu pouvoir en disposer pour les premières heures de la matinée et les retrouver le lendemain à l'étape suivante.

Toutes les conditions extérieures ont été idéales au delà de mes espérances mais ça ne m'a pas empêché de connaître des jours «sans», va savoir pourquoi ! Heureusement qu'il a fait beau et que ma bicyclette est un bon vélo ; heureusement que j'étais attendu et que j'avais un but, sinon j'aurais renoncé et me serais couché quelque part à attendre le retour de la forme : un jour, sans jambes, sans moral, sans enthousiasme, sans énergie, sans appétit, avec un col à 800 et quelques mètres comme une «Barrière» à franchir entre le Gard et l'Aveyron, et l'idée fixe d'arriver à Ceilhes dans l'Hérault avant la fermeture d'une pharmacie perdue dans la nature.

«Pouvez-vous me ressusciter un mort et me redonner des jambes pour demain ?» Il l'a fait en me donnant des conseils et en me vendant des produits qui ont réalisé le miracle de me guérir... et puis j'ai lu la notice: «Mise en garde : Sportifs, attention ! cette spécialité contient un principe actif pouvant induire une réaction positive des tests pratiqués lors des contrôles anti-dopage.»

Je n'ai pas été contrôlé mais j'ai été dopé et j'ai continué sans me croire disqualifié pour autant et, si j'ai triché, c'est autrement : en ne passant pas toujours les cols avec le vélo -pas n'importe quels cols ; des cols à moins de 200 mètres d'altitude !

Je connais des cyclos qui négligent ce menu fretin mais je pense que le Club des Cent Cols serait bien inspiré d'ajouter un additif à son règlement pour exiger, en plus de 5 cols à plus de 2000 mètres par centaine, 5 cols à moins de 200 mètres par centaine. Plaisanterie ?

Sûrement pas ! et il vous faudra bien rompre avec des idées toutes faites si vous voulez vous faire à l'idée de faire et d'avoir tous ces cols du Gard à vous... du col de Caque Renard (135m) au col de la Carriérasse (154m), d'un autre col de la Carriérasse (165m) au col du Bois des Pins (172m) et au col du Plan des Masques (195m) - chacun son carnaval - C'est pas aussi prestigieux que Vars, Izoard et Galibier, mais à travers vignes, garrigues et forêts, je peux vous garantir que ce n'est pas triste ni facile ! Et puis non loin de ces bosses, c'est plein de creux qui valent le détour parce que les hommes, leurs croyances, leurs luttes et leur histoire ont su construire des monuments qui témoignent de leur foi, de leur savoir-faire, de leurs recherches et de leur science... que ce soit à Notre-Dame de Prime Combe, au Musée du Désert, à la station thermale de Fumades-les-Bains ou à l'ancienne Chartreuse de Valbonne - hélas fermée à cette époque - encore que j'ai pu en voir quelques aspects. Si les chartreux n'avaient pas été chassés en 1790 et 1901 - ce ne devait pas être les mêmes! - je crois qu'ils auraient fui en ce mardi 27 février (Mardi-Gras) à cause du bruit de chansons yéyés diffusés à fond la caisse par haut-parleurs d'une radio locale pour l'information et le divertissement de stagiaires en réinsertion sociale.

Comme tout était ouvert autour de la Chapelle et des Cloîtres, j'ai visité ce que j'ai pu, sans acquitter de droit d'entrée puisque c'était «fermé du 15 novembre au 15 Mars». J'ai pu aussi recopier ce texte trouvé affiché à la cafétéria :

«Si tu es las et que la route te paraît longue, Si tu t'aperçois que tu t'es trompé de chemin, Ne te laisse pas couler au fil des jours et du temps, Recommence !

Si ta vie te semble trop absurde, Si tu es déçu par trop de choses et trop de gens, Ne cherche pas à comprendre pourquoi, Recommence !

Si tu as essayé d'aimer et d'être utile, Si tu as connu la pauvreté et les limites, Ne laisse pas là une tâche à moitié faite, Recommence !

Si les autres te regardent avec reproche, S'ils sont déçus par toi, irrités, Ne te révolte pas, ne leur demande rien, Recommence !

Car l'arbre re bourgeonne en oubliant l'hiver, Car le rameau fleurit sans demander pourquoi, Car l'oiseau fait son nid sans songer à l'automne, Car la vie est Espoir et Recouvrement.»

Pour passer le Mardi-Gras en Carême, la Cèze était tout indiquée qui me ramenait vers Méjannes-le-Clap «loin du bruit, près de tout», plateau désertique devenu zone touristique de détente et de loisir, vers le Rhône et Pont-Saint-Esprit au pont tordu construit en 1265.

C'était le mercredi 28 février, mercredi des cendres, jour de jeûne et d'abstinence... pour le vélo. Mais en me reconvertissant en jardinier, à bêcher quelques mètres carrés pour une nouvelle Jacqueline, j'ai trouvé que ce pouvait être utile d'avoir un bon coup de pédale pour le retour à la terre...

Je recommencerai ...

Paul André
Menton

A L'ASSAUT DES COLS DE L'OBERLAND BERNOIS

Que la montagne est belle en ce mois d'août 1990 ; ce n'est pas le titre d'une chanson mais le préambule d'une randonnée cyclotouriste de qualité, «l'Etoile Alpine», organisée de main de maître par le Touring Club Suisse.

C'est en compagnie de Jean-Jacques Laffitte, aussi passionné que moi, que nous décidons de partir du petit village d'Innertkirchen, dans la vallée de l'Aar. Dès l'aube, nous nous dirigeons vers le premier col du circuit, le magnifique Grimsel, dont le panorama sauvage nous fascine.

Petite halte au refuge, au bord du Lac des Morts, et c'est la descente vertigineuse vers Gletsch, au pied du splendide glacier du Rhône. Après un léger repas commence l'ascension féerique de 11 Km vers le col de la Furka, dominé par les majestueux et blancs sommets de la chaîne du Pic Rotondo (3192 m).

Contrôle obligatoire de la carte de route par l'apposition d'un tampon cherché quelque temps et découvert avec surprise dans une boîte aux lettres ! puis nous basculons dans la vallée de Garchen. Après quelques lacets resserrés, nous arrivons dans la petite cité accueillante de Réalp. Nous croisons un des nombreux trains dans lesquels les voyageurs, avec leurs voitures, se dirigent vers le tunnel de la Furka.

Nous voici du côté d'Andermatt, avec ses magnifiques chalets fleuris, son centre très animé. Petit arrêt dans une pâtisserie bien achalandée où une charmante serveuse nous signe la carte de route.

Quelques tours de roues le long de la verdoyante vallée et nous arrivons dans le paysage pastoral du col de l'Oberalp où se trouve un lac bleu dominé par le Pic Guiv (3096 m), semblable à un épouvantail. Les magasins de souvenirs abondent, nuisant malheureusement au charme de ces lieux sauvages. Par une descente longue mais douce, nous pouvons admirer le Val Tavetch, de toute beauté, parsemé de petits villages resplendissants avec des églises de pierre surmontées d'un clocher à bulbe typique dans le canton des Grisons. Disentis-Müster, petite bourgade thermale située dans la vallée du Rhin Antérieur, est le départ vers la vallée riante de Medel qui conserve de vieux villages isolés au pied de la montagne. Quelques belles vaches nous ouvrent la route grâce au magnifique son de leurs cloches sculptées à l'ancienne. Petit arrêt pique-nique le long des gorges et nous repartons à l'assaut du col du Lukmanier (ou Lucomagno), le seul à ne pas atteindre le cap des 2000 m.

Après le franchissement du lac de Santa Maria, surmonté d'une chapelle, nous entrons dans le Tessin. Le val Bénio nous accueille ; ça sent bon l'Italie.

A Biasca, situé à 340m d'altitude et sous un ciel orageux, nous commençons notre ascension périlleuse de 51 Km au cœur de la vallée de Léventina. Quelques petites fontaines font la joie des touristes et la nôtre en particulier. A gauche, l'autoroute ; à droite le train et le ruisseau du Ticino ; nous arrivons à la cité industrielle d'Airolo, à 1142 m d'altitude. Plus que 14 Km d'ascension, par la voie romaine pavée, et nous voici au prestigieux col du Saint-Gothard, dans le Val Trémola. Un petit air de fraîcheur et nous rentrons à l'intérieur du charmant hospice dominant les petits lacs d'un bleu azur. Arrêt buffet chaud.

Nous sommes au pied du col du Nufenen, point culminant du circuit. Nous montons lentement les 1336 mètres de dénivelé à travers la merveilleuse et sinieuse vallée de Bedretto, verdoyante à souhait, dominée par les splendides crêtes glacières du Rotondo et de Gallina à plus de 3000 M d'altitude. Nous atteignons enfin le col, culminant à 2478 m.

Spectacle grandiose et féerique. Au refuge du lac, nous dégustons une bonne bière de la région; un vrai régal ! Dans la descente sur Ulrichen par la vallée d'Agental, point de vue sur le pic du Furkahorn, à 3169 m et coiffé d'un coucher de soleil de rêve.

Le dernier jour, toujours sous un ciel d'un bleu d'azur, nous regagnons la vallée de Gadmental, parsemée de magnifiques saxifrages. Gadmen, regard sur les glaciers surprenants du Tierberg (3447 m) et l'imposant Dammastock (3630 m). Quelques tunnels taillés dans le roc, puis la route s'annonce en de nombreux lacets dont les panoramas se succèdent jusqu'au col de Susten à 2224 m. Passé le lac, une foule de voitures envahit les parkings ; juste le temps de pointer la carte de route et de finir la troisième pellicule, direction la vallée de la Meienreuss ; c'est un enchantement : vues surprenantes sur la Gross Spannort (3199 m) et le Sustenhorn (3503 m), et nous voici au lieu du pique-nique bien mérité.

Wassen, petit bourg florissant et coquet dans la vallée de la Reuss. Jusqu'à Andermatt, la route taillée dans le roc nous oblige à mettre le 30x21, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps. Vallée aride de 11 Km passant par les impressionnantes roches de Schöllenen et le monument historique commémorant la défaite du Général Souvarov en 1799.

De retour à Réalp, toujours sous un ciel clément, les choses sérieuses vont commencer : l'ascension du col de la Furka (2431 m). Mais tout se passe bien ; au sommet, petite halte dégustation et nous retrouvons Gletsch dans un panorama enchanteur.

Avant l'ultime ascension de la randonnée, dernier regard sur le glacier du Rhône et le Dammastock (3630 m). Pour franchir cette muraille naturelle qu'est la route du col de Grimsel, il n'y a que 5,5 Km ; quelle chance !! Arrêt contrôle au lac de l'ancien hospice, submergé lors de la construction du barrage électrique ; passage devant le nouvel hospice du Grimsel qui est en réalité un superbe hôtel. Belle vue sur le lac des Morts qui tire son nom de la couleur grisâtre des montagnes environnantes.

Descente acrobatique dans la verdoyante vallée de l'Aar, truffée de marmottes, animaux devenus très familiers. Après les tunnels, Guttanen se dévoile à l'horizon, village typique de la Suisse avec ses chalets resplendissants. A Boden, un spectacle inattendu s'offre à nous : l'arrosage par jets continus de nombreuses billes de bois stockées au bord de la route. Plus que 6 Km à parcourir et ce sera la fin de notre périple inoubliable de 400 Km dans cette région de la Suisse dont le relief et la beauté nous ont permis de satisfaire pleinement et avec quelle joie, notre passion qu'est le CYCLOTOURISME.

Avis aux amateurs !

Gérard Gomy
A.C.T. Niort

PAILHERES, MON PREMIER 2000

Quel pratiquant régulier à vélo n a pas rêvé, un jour, de faire l'ascension d'un col à plus de 2000 mètres ? Pour ma part, bien que membre du club depuis plusieurs années et ayant déjà quelques cols, je n'y songeais nullement, jugeant la tâche trop ardue.

Mais les vacances 1990, à Quillan dans l'Aude, mettent à notre portée le Port de Pailhères et, encouragée par Rolland, adepte fervent du Club des Cent Cols, je souhaite ajouter à ma petite collection un premier 2000, le Port de Pailhères. Dans cette optique, nous ferons les deux premières semaines de très belles promenades agrémentées de cols, bien sûr, car il faut se préparer physiquement. Puis le jour prévu arrive ; quelle anxiété mais quelle envie de pédaler ! Mijanès, les choses sérieuses commencent.

La route, très pentue et sinueuse, m'offre alternativement la vue sur les façades puis sur les toits du petit village sagement allongé au pied de la montagne. Rolland ne me dira que bien plus tard que ce premier kilomètre est le plus dur de toute la grimpe, à 11 % de moyenne.

Effectivement, ce passage m'avait semblé très difficile et l'envie d'abandonner, déjà, m'avait effleurée plus d'une fois, jugeant la difficulté un peu trop importante et le soleil d'août bien trop ardent.

Après quatre kilomètres de montée sur une route peu encombrée et offrant un panorama magnifique, et contre toute attente, j'étais toujours sur mon vélo et mon compteur indiquait même une moyenne fort honorable à mon goût. Arriver au sommet devint alors définitivement mon objectif. Dès lors, il me fallut appuyer sur les pédales pour gravir, kilomètre après kilomètre, avec une pente moyenne de 8,3%, la distance qui me séparait du sommet. Après chaque lacet, je contemplais admirativement la vue qui s'étendait sous mes yeux, très heureuse en même temps de constater ma progression sur la pente. Ces quelques lacets très courts sont d'ailleurs le plus beau souvenir que je garderai de cette ascension car, bien que difficile, cette portion était très encourageante.

Peut-être quelques marcheurs que nous avons croisés ce jour-là ont-ils pensé que je ne pouvais apprécier à sa juste valeur la grandeur du paysage, tant mes efforts étaient visibles. Il est vrai qu'il me fallut tous les encouragements de mon mari et ceux de Claude qui nous accompagnait pour garder mon sourire. A 1920 mètres d'altitude, nous franchissons le col de Trabesses.

L'arrivée au sommet était à présent toute proche ; j'avais presque gagné. Ceux qui ne m'ont jamais vue que dans mes fonctions de trésorier du club, ou bien tenant un contrôle à l'une des organisations des C.T.G., ou encore pilotant la voiture suiveuse lors du voyage de Pentecôte, seraient sans doute bien surpris de me voir à vélo sur les pentes d'un col aussi prestigieux. Et pourtant c'était vrai : le sommet du Port de Pailhères était là, devant mes yeux !

Heureuse ? Certes, mais avec un petit pincement au coeur. Bien sûr, je ferai d'autres cols à plus de 2000 mètres, mais je pense que jamais je ne retrouverai cette sensation de fierté, de découverte, de nouveauté ; ce ne sera plus jamais la première fois. Et c'est presque à regret que je descends de vélo devant la plaque «Pailhères 2001m».

Au sommet, nous irons admirer les lacets si durement escaladés et la troupe de chevaux s'ébattant sur le Picaucel. Puis, après la série de photos destinées à immortaliser cet instant, ce sera la descente grisante vers la vallée, chaudement vêtue, avec déjà au cœur l'espoir de revenir un jour fouler les hautes terres à plus de 2000 mètres d'altitude.

Mauricette Roméro
Cyclotouristes Grangeois

SOUVENIRS SAISSANTS

Les hasards de ma profession ont fait que pendant quelque temps je me suis trouvé au cœur de la Haute-Savoie, dans la sublime vallée de Thônes, grand paradis pour chasseur de cols. Fin juin tient ses promesses de soleil et des milliers de fleurs illuminent de leurs couleurs le camaïeu des verts alpages, alors que les dernières neiges des sommets alpins étincellent. Un temps pour cyclo ; un temps à escalader des cols, en somme !

Départ de bonne heure et le col de Bluffy est rapidement expédié car sans difficulté ; direction les bords du lac d'Annecy jusqu'à Faverges.

Puis, à Ugine, commence l'assaut du col de l'Arpettaz. Tout va bien ; la forme est là. Beauté de la répétition des lacets dans les bois, vue imprenable sur la vallée ; le plaisir est le point d'orgue de l'effort.

Le sommet est dominé par la masse imposante du Mont Charvin où, malheureusement, mon métier (gendarme de montagne) m'a obligé à constater quelques jours plus tôt, la mort de deux jeunes adolescents imprudents qui ont sauté une barre rocheuse lors d'une promenade sur ce seigneur. Cette pensée me fait apprécier encore plus le bien-être de vivre cette journée.

Descente rapide sur Héry et commence la montée du Col des Saisies. Il est 10h30 et il fait chaud. La route par Crest-Voland est agréable, passant dans de magnifiques pâturages où paissent de superbes vaches tarines porteuses de sonnaïles. Je ne me lasserai jamais de ces images qui représentent pour moi la vie de la montagne.

Mais petit à petit, je sens une drôle de sensation venant des jambes, ou plutôt, il me semble que je les sens de moins en moins, mes deux bielles. Pourtant elles ne grincent pas, ne coïncent pas, non, tout simplement elles ne sont plus là. Mon compteur confirme la baisse de régime ; un arrêt s'impose. Dans le sac de guidon il y a bien quelques produits propres à remettre son homme sur pied. Allez, on repart ! Mais rien ne change et je dois me rendre à l'évidence : l'homme au marteau ne m'a pas manqué. Pan! sur la tête (pour les idées noires) ; pan ! sur les jambes (où sont les muscles ?) ; pan ! sur le dos (quelle position adopter?) ; pan ! Sur la poitrine (les poumons ont dû rétrécir !).

Le sommet est atteint, mais dans quel état ! Même le 30x25 me semble énorme à tirer. Je rien peux plus et décide d'appeler mon épouse pour qu'elle vienne me récupérer. Il faut savoir parfois ne pas «entamer son potentiel». Mais voilà, il n'y a pas un bar d'ouvert dans la station. Je trouve quelques cabines téléphoniques mais toutes sont à pièces et saccagées. Ah ! si je tenais les imbéciles auteurs de ces exploits ! Le prochain qui va me passer dans les mains, je vais lui parler du col des Saisies ! Il ne me reste plus qu'une solution, descendre jusqu'à Flumet.

C'est le moindre mal puisque c'est en descente. La fatigue fait que je n'apprécie presque pas. Je trouve rapidement un téléphone. Ma femme ne répond pas. Je demande à un collègue s'il peut la contacter et ce qu'il me dit me fait l'effet d'une bombe : «Régine ? mais elle est partie te rejoindre au sommet du col des Saisies où elle t'attendra pour pique-niquer». Elle voulait me faire une surprise ; c'est réussi ! Certains disent parfois avoir le moral à zéro ; moi, en ce moment, il est en-dessous de zéro ! Bon, que faire ?

Eh bien, un demi-tour réglementaire, quoi ! Et je refais ce col des Saisies par le côté Flumet. Ce fut une agonie, un enfer. Pourtant j'ai bu, j'ai mangé, rien n'a ramené la forme. Seul l'orgueil m'a hissé au sommet. Pour me faire avancer, j'imagine quelqu'un derrière moi qui m'insulte, me traite de tous les noms (je sais qu'il y en a pas mal qui prennent la même méthode lors de passages à vide).

Arrivé au sommet, personne. Je me mets à l'ombre d'un arbre, découragé, et finis par m'endormir. Une heure après, ne voyant rien venir, je redescends à Flumet. Je vais un peu mieux. Pour rejoindre Thônes, il me reste le col des Aravis à franchir ; ce sera fait à petite cadence, c'est-à-dire doucement mais sûrement.

Retour à la maison, où ma femme me dit en effet être allée aux Saisies et ne me voyant pas, a pensé que j'avais pris un autre itinéraire. Elle est partie directement sur les Aravis. A ce moment-là, je devais être en train de remonter aux Saisies.

C'est ainsi que pour moi, le col des Saisies a quelque chose de plus que les autres cols de mon palmarès. Il n'est pas le plus beau, le plus difficile (quoique ce jour-là ?) et d'autres qualificatifs, non, il est seulement le plus «saisissant» de mes souvenirs. Depuis, je l'ai refait, et à chaque fois j'ai une petite appréhension qui est apaisée par le fait que maintenant les cabines téléphoniques sont à carte et ainsi non saccagées.

Bernard Vieillard
N°1355. Moutiers

ANNIVERSAIRE

1991 Les Cyclotouristes Arlésiens fêteront l'anniversaire du club : 20 ans d'âge.

Ma décision était prise en 1987 de prendre ma première licence cyclotouriste, après avoir roulé sur les routes de Franche-Comté pendant dix ans sans jamais vraiment regarder le paysage qui s'offrait à mon regard.

Me voilà, un beau jour de juin 1982, de retour dans ce paysage sauvage de Camargue. Sortie après sortie, dimanche après dimanche, les kilomètres défilent dans une superbe ambiance.

1988 : premier séjour en bicyclette. Dordogne, nous voilà ; merveilleuse région, découverte de la vie des premiers hommes. Je ne citerai pas les grottes, les gouffres, les châteaux visités.

1989 : Séjour dans les Hautes-Alpes. Col Bayard, nous voilà ; c'est là qu'on décide de planter la tente. Découverte des premiers grands cols : Izoard, Vars, Bonnette. Plus de 40 cols passés en 10 jours. Mais le plus merveilleux de tous, celui que je ne pensais jamais pouvoir faire : le Parpaillon, accompagné du «Vénérable», surnom de mon président. Quelle récompense quand nous arrivons au sommet. Oubliés les cailloux, les douleurs aux cuisses, le 32x24 étant un peu juste.

Comme dans tout club, c'est sa vie je crois, un groupe se forme, les amitiés se renforcent. Aussi, quand nous attaquons la saison 1990, que de progrès : ma première participation à une semaine fédérale. Que les Pyrénées sont belles, même en été. Grandiose !

Que nous réserve notre «Vénérable» président pour 1991 ? De source bien informée : séjour dans les Alpes Maritimes, les 1000 Km courant mai où je crois que l'anniversaire du club sera fêté. Participation à la semaine fédérale au Puy. Mais ne dévoilons pas ici ce que sera la prochaine saison.

Merci, Président, pour ces belles années passées sur le vélo. Que cela puisse encore durer... durer...!
C'est pour remercier le «Vénérable» que j'ai, après bien des recherches, eu l'envie de faire partie de la famille des Cent Cols.

Bon anniversaire, C.C.A !

Le Camarguais Yves TROUCHE

POUR UN MANIFESTE

Le jura est une montagne, chacun sait cela. Pour augmenter mon capital-cols, je m'y suis donc rendu, dans le Haut-Jura tant qu'à faire.
J'en suis revenu bredouille.

Ça, on ne peut pas dire, le jura est beau, bien vert, tout fleuri, habité par de charmantes Montbéliardes à la robe blanche tachetée de marron, de Montbéliardes plantureuses, aux mamelles bien gonflées.

Une parenthèse pour m'étonner de l'absence de mâles dans cette société jurassienne ; ils ne sont pas admis, on les occit quasiment dès la naissance. Et la reproduction ? Artificielle ! Pauvres Montbéliardes privées de plaisir. Elles sont bien bonnes de fournir le lait qui fait le si bon Comté. A leur place, je bouderais, je fermerais le robinet du lait. Pas de semence naturelle et réjouissante, pas de lait !

Revenons aux prairies, aux fleurs, aux Montbéliardes généreuses, au Comté, à tout ce qui est le jura et plaît. Et même aux montées et aux descentes. Car il y a cela aussi dans le jura.

Un relief tourmenté, fait de crêts, de combes, de cluses, de ruz, de reculées - le jura a son langage - toute chose délimitée par des escarpements impressionnants. De quoi satisfaire sa soif de sensations montagnardes.

Et des cascades ! Elles jaillissent comme cela, au milieu d'une paroi calcaire.

L'eau est un problème à elle toute seule dans le Jura. Tantôt elle paresse en méandres rêveurs au milieu de grasses prairies - le Doubs, près de sa source vers Mouthe, un paysage idyllique - tantôt elle bondit - la cascade du Hérisson. L'eau du Jura a ses humeurs ; ici, vive, gaie, sautillante ; là, songeuse, secrète, mystérieuse. Elle va, vient, s'étale au soleil, puis tire sa révérence, fait retraite dans des monastères souterrains, de vastes grottes. C'est une étrange sensation, pédalant sur les hauteurs légèrement à l'ouest de Montbenoît, de savoir qu'au-dessous de ses pneus coule une partie du Doubs que l'on retrouvera quelques kilomètres plus loin, à Ouhans, sous un autre nom : la Loue.

L'eau réapparaît comme cela, subitement, plus bondissante que jamais après un long cheminement souterrain, plus bruyante après une longue période d'isolement, sinon de silence, dans le ventre de la terre. Curieux, le jura. Intéressant. Plus que cela. Mais pas de cols ! Deux malheureux entre Lons-le-Saunier et Pontarlier.

Quel mauvais rapport qualité/cols !

Et pourtant j'ai grimpé ! J'ai mis le petit plateau ! J'ai peiné ! J'ai sué ! Je vous l'assure !

Et pourtant il y a des sites que le (fin) connaisseur que je suis appelle cols sans hésiter !

A Métabief, sans doute, là où se croisent de nombreuses routes. A Gillois, au sud de Nozeroy, où l'Ain prend sa source et se perd déjà.

Sur la petite route qui mène de Pontarlier à Montbenoît, au-dessus de la station de ski de fond des Alliés, non loin de la Suisse à portée de bras à sa gauche.

Que dire de cette croisée de chemins entre Nozeroy et Mouthe, près de Cerniébaud, autre haut - oui, haut ! - lieu de ski de fond ! Si ce n'est pas un col, je me fais curé sur le champ ! Je reprends la menace de mon instit' de la classe du Certificat d'Etudes : « Si tu es reçu au certif' à la fin de l'année, je me fais curé ! » avait-il coutume de crier aux cancre (pas moi !) du fond de la classe, ceux qui jouxtaient les poêles.

Le bon temps, deux jambes, toutes mes dents, pas de bicyclette, pas de soucis de cols, pas d'états d'âme sur le jura ; c'était une montagne ; ainsi je l'apprenais, ainsi je le récitais. Aujourd'hui, après ma randonnée dans le jura, je doute, je pleure mes cols perdus. Je me rebelle aussi, car j'ai du caractère - un mauvais - contre cette injustice, cette lacune, ce vol de cols. Faire de la montagne - le jura en est bien une - et ne ramener que deux cols dans sa sacoche, si ce n'est pas du vol, c'est quoi ? Il y a de l'abus !

Cyclos, cyclotes, Jurassiens, jurassiennes, mes amis-es, Montbéliardes mes grandes sœurs - «Petite v...!» grommelle Annie quand elle a quelque grief contre moi - manifestez, ouvrez grandes vos bouches et vos gueules (je parle de «mes sœurs»), braillez, beuglez : «Des cols ! Des cols !», brandissez des panneaux avec des noms, plantez-les là où vous savez qu'ils doivent être ! Les Montbéliardes, c'est beau ; le Comté, c'est bon ; mais ça ne suffit pas. Il vous faut des cols. Il en va de l'avenir de votre belle région, de son avenir touristique, cycliste.

De l'avenir du Jura tout court. Du vôtre.

Bernard Migaud de Metz
(eh! ça fait noble !)

NOS AMIS ET COUSINS

Quand du vélo, tu fais pour t'amuser,
Quand tu grimpes sans hésiter,
En haut des cols te retrouves.
Raid cyclo montagnards tu couves
Pour tes journées d'été meubler.
Avec tes copains, espères profiter
Des lacets oblongs
Qu'à coups de mollets tu ronges,
Alors, inutile d'hésiter :
Aux «Cols Durs» et «Cent Cols»
Va vite adhérer.

L'Ordre des Cols Durs, organisation permanente des cyclotouristes de l'U.C.Toulouse

MERCI GEGE

Gégé, c'est le surnom que j'ai donné à un cyclo belge que je ne connais pas. Quoique... J'ai fait sa connaissance au printemps 1990, dans la page 40 du numéro 18/1990 de la revue du Club des Cent Cols.

Germain Geenens il s'appelle, et il m'apprenait l'existence de cols belges ! Une aubaine pour un voisin français de Reims.

Vite sortie du tiroir, la carte Michelin N°214 me révélait effectivement, dans son pli N°5, quatre braves petits cols nichés de part et d'autre de la Meuse et à une hauteur bien sympathique pour des jambes encore peu entraînées en début de saison.

J'ai suivi le conseil de Gégé et j'ai passé une journée formidable chez nos voisins frontaliers. Une fois!

Je vous explique. Je suis parti de Givet, ville française située au fond du doigt qui s'enfonce dans la Belgique ; un vrai petit port, avec ses bateaux, ses marins et même ses mouettes, une vraie forteresse avec son imposant fort construit en 1555 par Charles-Quint, et, si le cœur vous en dit, vous pourrez aussi visiter son musée de la pipe en terre.

Bref, je suis parti de Givet et au bout de quelques kilomètres, après avoir franchi une douane débonnaire, j'ai retrouvé le bord de Meuse, un véritable fleuve bordé de dunes verdoyantes et sillonné d'un incroyable va-et-vient de bateaux de plaisance de toutes espèces, Hollandais en tête.

Vingt-trois kilomètres, et me voilà à Dinan rive gauche. Dinan, ma première ville belge, ardente, vivante, qui occupe un site remarquable dans la vallée. Dinan dominée par le clocher bulbeux de sa collégiale et surplombée par la masse de sa citadelle, position clé qui lui valut d'être martyrisée maintes fois au cours des siècles.

Je continue à longer la Meuse toujours verte, toujours bleue, toujours blanche, et je découvre en bord de route le Château de Freyr posé au milieu de sa superbe cadre : d'un côté de la Meuse, le château au milieu de son jardin à étages ; de l'autre côté, les roches tourmentées plongeant directement dans le fleuve.

Enfin, à Annevoie-Bouillon, Km 35, j'attaque à gauche une rude montée qui m'amène au premier col : le Col de Marly (205 m). Le poteau indicateur de sommet est atteint au bout de deux petits kilomètres. Un kilomètre de descente pour atteindre Arbre et de nouveau c'est la remontée par une route de béton strié pas très confortable jusqu'au Col de la Charlerie (225 m).

C'est au Chêne à l'Image qu'il faut tourner à gauche et se faufiler dans le lacs des chemins vicinaux multiples pour découvrir quatre kilomètres plus loin le Col de Suary (198 m). A ce moment, il reste quatre kilomètres de glissades au travers d'une suite ininterrompue de magnifiques petites propriétés verdoyantes, boisées et fleuries de la banlieue de Namur pour se retrouver au bord de la Meuse, fil d'Ariane de ma balade.

Voilà donc Namur. Ou plutôt son énorme citadelle reliée aux berges du fleuve par un téléphérique constitué de petits œufs multicolores d'un curieux effet. Un coup d'œil au Pont de Jambes, pont de pierres rudes comme l'histoire de l'endroit. Je ne prendrai pas le temps de visiter Namur et continue à longer la Meuse du même côté, sur la petite route qui m'emmène à Marche-les-Dames, point de contrôle du Brevet des Provinces Belges, frère de notre Brevet des Provinces Françaises. Des roches déchiquetées surplombent la route de 70 mètres. C'est en escaladant l'un d'eux que le Roi Albert, roi de Belgique, se tua en 1934. L'endroit est depuis devenu un lieu national de culte du souvenir qui ponctue la route sur plusieurs centaines de mètres.

C'est quelques kilomètres plus loin, à l'entrée de Namèche, que je décide de traverser la Meuse pour m'enfiler dans la vallée verdoyante et pittoresque du Samson. On y voit des cavernes qui datent de l'époque pré-historique et aussitôt après, un saisissant pastiche d'une forteresse médiévale. Quelle variété de spectacle

s'engouffre dans mes yeux depuis ce matin, moi qui n'étais venu que pour quelques cols sans prétention.

Justement, en voici un qui s'annonce : le Col de la Ronchinne (240 m), où je croise, juste devant le poteau indicateur, deux couples de cyclo promeneurs à l'air... bien assagi et bavardant à qui mieux mieux. Peut-être mon ami Gégé était-il l'un deux ?

Une magnifique dégringolade me fait revenir en bord de Meuse avec toujours son spectacle de péniches et bateaux allant et venant. Et sur les hauteurs, 125 mètres au-dessus de la route, s'aperçoivent les ruines du château de Poilvache. Bref, me revoici à Dinan. Gourmand comme je suis, je n'ai pas pu m'empêcher d'acheter un paquet de «couques». Vous ne connaissez pas ? Ce sont des gâteaux au miel, cuits dans des moules en bois sculpté donnant toutes sortes de formes décoratives.

Les couques sont d'une consistance surprenante ! Dents fragiles et dentiers s'abstenir ! Je vous en recommande la découverte.

A un kilomètre de là, la route s'ouvre en deux, fendue par le Rocher Bayard, une haute aiguille de roc que, paraît-il, le Chevalier Bayard aurait fendu d'un coup de sabot pour échapper à Charlemagne.

Quelle histoire !

Ma promenade continue, calme et tranquille, le long de la Meuse jusqu'à Anseremme. C'est là que se jette la Lesse, petite rivière montagnarde, fief des amateurs de descente en canoës-kayaks. Ces petits engins pullulent d'ailleurs partout, c'est un envahissement qui surprend en cette région.

Mais que se passe-t-il donc ? La route quitte les berges de la Meuse et se redresse pour se lancer à l'assaut de la crête cachée. Suis-je bien en Ardennes ? Voici Falmignoul, autre point de contrôle du Brevet des Provinces Belges. Si par hasard vous suivez mes traces un jour, je vous souhaite d'avoir le temps de visiter le «Musée du Cycle, de la Moto et de l'Affiche 1900» ; vous y verrez les ancêtres de votre chère petite reine : les célérifères, la draisienne de 1817, des vélocipèdes variés, enfin la bicyclette d'Eddy Merckx avec laquelle il gagna le Tour de France 1970. Et puis cela vous permettra de souffler avant d'attaquer la dernière et raide pente de la journée. Et ce n'est même pas un col !

Tant pis, nous y sommes ; tout au bout du bout de la France. Et avec le toboggan qui dévale sur Givet se termine ma balade de la journée : 127 kilomètres, 4 cols et un parcours bien cyclo, bien touristique, en un mot, tellement... cyclotouristique.

Ami cycle, belge Gégé, merci !

Gabriel Barillet
N°2959 de Reims



MIRABELLE... FRUIT DE MA PASION...

C'était un de ces hivers où la passion vous pousse vers les cimes enneigées de nos massifs afin d'y respirer un air connu à la belle saison, sous un autre climat.

Cet hiver-là, la neige était rare sur les hauteurs de Saint Lary, dans nos Pyrénées, entre le lac de l'Oule et Espiabe, lieu souvent fréquenté par les randonneurs pédestres.

M'adonnant à cette autre ivresse procurée par la glisse, après avoir en cette fin d'après-midi bouclé pour la enième fois la même piste, la seule praticable en cet hiver hors norme, je me décidai à rentrer par une voie inhabituelle pour moi, voie que le langage imagé des concepteurs de stations a baptisé Mirabelle. Est-ce le fruit bien connu ou le surnom donné en son temps à la non-moins célèbre skieuse, enfant du pays ?

Je m'élançai donc, avec l'extrême prudence due à mon niveau et à la qualité nivale des lieux. Un chemin vers la droite, une première boucle à gauche et me voilà en présence d'un tunnel routier fermé à la circulation en cette période hivernale ; j'étais sur une route dont je devinais les nombreux lacets sur la «soulane» opposée, vierge de toute neige. J'avais compris dès lors qu'en un lointain matin ensoleillé, à l'heure où les marmottes boivent la rosée, seul ou accompagné, je viendrais défier ce géant méconnu, ce plus de 2000...

M'y voilà, nous y voilà, Dany, ma fidèle accompagnatrice de toutes mes nombreuses escapades, et puis Francis pour qui le moindre pic, le moindre caillou porte un nom et dont la présence en ces lieux est un bonheur communicatif.

Les sensations, les senteurs d'une matinée de juillet en vallée d'Aure sont autant de plaisirs difficiles à communiquer au non-initié. Un rapide coup d'œil vers les névés du Sarrouès et se dressent devant nos yeux ébahis les premières pentes qui nous conduisent vers Soulan. Dany trouve son rythme, Francis chante ou professe, heureux de faire partager ces instants d'une rare intensité. Un regard vers les remontées mécaniques connues sous des jours plus froids, un passage à pied pour franchir la barrière interdisant l'accès aux véhicules motorisés et nous voilà à même d'affronter les rampes du col de Portet. Quiétude des montagnes, paysages lumineux, un semblant d'euphorie paraît gagner le trio, un mélange d'impatience d'atteindre le sommet et ce désir diffus de suspension du temps afin de mieux apprécier ce «plaisir souffrance» que nous ressentons tous en ces moments-là. Mais que vois-je ?... c'est bien lui, le tunnel... le tunnel de la Mirabelle... son ombre est toute proche, agréable pour tous, y compris pour ces occupantes saisonnières que sont les vaches et leurs nuées de taons et mouches nous saluant à notre passage, chacune à sa façon !

Souvenez-vous ! Une boucle à droite, un virage à gauche... la fin du goudron... 2215m... des fleurs... un léger courant d'air comme il sied en pareil lieu... un regard vers les cimes environnantes... nos montures sont déjà retournées, prêtes à la descente récompense... un chemin vers la droite... vous avez compris ?... une première boucle à gauche... quelques bosses herbeuses en contrebas... une folle envie de plonger sur la Mirabelle «dévêtue» ... Mais non ! Plus tard, en février peut-être si les flocons reviennent comme autrefois sur nos sommets... qui sait ?

Pour l'heure, la descente, belle, impressionnante, grisante... Dany freine, un peu crispée mais heureuse... Francis a disparu sous les derniers lacets d'un bonheur éphémère mais sans cesse renouvelé.

C'était un jour de plénitude près de la Mirabelle, avec Dany, ma fidèle accompagnatrice, et Francis, «pour qui le moindre caillou porte un nom»....

Michel Savarin
A.S. l'Union (31)

LE COMPTE N'EST PAS BON...

Bien rares sont les individus qui ne sont abonnés à aucune revue.

L'abonnement étant volontaire, lorsque la date de parution prévue approche, c'est chaque jour avec une fébrilité croissante que je me précipite vers la boîte à lettres pour voir si, sous le monceau quotidien de tracts publicitaires, ne se dissimule pas l'ouvrage tant attendu.

L'impatience est d'ailleurs proportionnelle à la périodicité de la revue. La nôtre est annuelle et, dès les premiers beaux jours du printemps, c'est avec le même enthousiasme que je bondis vers le courrier de la semaine et que j'enfourche ma bicyclette le dimanche.

De façon toute logique, on lit une revue comme une lettre ou un livre : on commence par la première page et on poursuit docilement jusqu'à la dernière. J'avoue humblement que pour notre bulletin, j'ai le réflexe inverse et, dès sa réception, je me précipite vers les dernières pages, celles du classement bien entendu. Je pense d'ailleurs que la plupart des sociétaires de notre club ont la même réaction.

Mes cols sont soigneusement répertoriés ; j'en connais le total par cœur. Je peux donc vérifier rapidement si je n'ai pas été oublié sur la liste et si le préposé aux homologations est bien d'accord avec moi.

Le nombre me saute aux yeux : 984.

Je me replonge dans mes dossiers pour constater que ma mémoire m'est bien fidèle : j'en avais déclaré 994. Dix cols ont donc disparu !

Etant donné que je coche rigoureusement chaque nouveau col escaladé sur le guide Chauvot, il me semble peu probable d'en avoir déclaré dix en double. Je soupçonne une faute d'impression dans la revue. J'envoie donc un courrier à Henri Dusseau pour avoir l'explication de notre désaccord.

Dans la vie d'un cyclomontagnard, le millième col est une étape marquante qui mérite d'être fêtée et appréciée à sa juste valeur. Mais la saison est déjà commencée et, comme chaque année, je descends en vélo, avec un groupe de camarades de mon club, à la concentration pascalienne en Provence ; nous franchissons quelques nouveaux cols dans le Massif Central et les Alpes.

A cette époque, je n'ai pas encore reçu la confirmation que c'est l'imprimeur qui a inscrit un 8 à la place d'un 9. Alors, quel col est véritablement l' élu du hasard ? Celui que je crois être le millième n'est peut-être que le neuf cent quatre vingt dixième et celui que je prends pour le mille-dixième est peut-être le véritable franchissement millénaire.

Ne pouvant fêter et immortaliser deux fois de suite l'heureux évènement, je les escalade tous les deux avec le même simple plaisir que me procure chaque ascension de col, qu'il soit petit ou géant, anonyme ou célèbre, dans un décor toujours différent.

J'apprends un peu plus tard que le bon compte a désigné un passage discret et champêtre à 834 mètres sur un charmant chemin vicinal de l'Ardèche qui a sans doute droit à cette particularité pour la première fois : le Goulet de la Soulière, N°07-84.

Et deux jours plus tard, le dimanche de Pâques, j'atteins le 200.000^e kilomètre de mes aventures cyclotouristiques, 10 Km avant de pointer à la table de contrôle de la concentration de Lourmarin.

Ce qui me donne en fait la moyenne fort modique de un col pour 200 Km. Un bilan actuel qui fait resurgir des souvenirs et des images d'une variété infinie, glanés au cours de vingt années de brevets montagnards, de randonnées permanentes ou de voyages itinérants, en France et dans les pays voisins.

Une gamme personnelle dont la première note est la Bocca di a Guardia (19 mètres d'altitude !) en Corse du sud qui n'a de col que le nom, et la dernière note (provisoire, je l'espère) est le Pico de la Veleta dans la

Sierra Nevada espagnole dont les 3300 mètres ne sont pas un col mais la plus haute route revêtue d'Europe. On peut toujours rêver ! Alors pourquoi ne pas imaginer que je franchirai mon 300.000e kilomètre et mon 2.000e col en l'an 2000 ?

Ce serait un bel aboutissement pour marquer mon entrée dans le Club des Demi-Siècles et également une motivation supplémentaire pour continuer ces dix prochaines années à vagabonder dans nos montagnes d'un attrait intarissable.

Jacques BRETON
A.S. des Graves, Vichy.

UNE AUTRE BELLE SERIE ITALIENNE

La série de cols à plus de 2000 m de Sestrières à Suza est célèbre depuis que Georges Rossini a eu l'excellente idée de la placer sur l'itinéraire de sa randonnée alpine Antibes-Thonon.

Dans le N°17 de la revue des Cent Cols, P.Chatel indique également une impressionnante série sur la frontière franco/italienne entre St Dalmas et La Brigue.

Je signale que sur l'itinéraire de Thonon-Venise, autre randonnée créée par G.Rossini, existe aussi une très belle série de cols. Ce tronçon, en grande partie non-revêtu, est moins connu que celui de Sestrières à Suza, la randonnée Thonon-Venise connaissant une fréquentation moins importante qu'Antibes-Thonon ; en outre, il est déjà assez éloigné de nos frontières.

On trouvera les détails de cet itinéraire sur la carte du Touring Club Italien «Lombarda» N° D33, entre Breno et le lac d'Idro. En 32 Km (plus l'ascension du Croce Domini) il est possible de franchir 15 cols dont 7 à plus de 2000 m.

Croce Domini (1892 m). Un gros morceau, celui-là. En fait, la plus grande partie de la dénivelée est effectuée lorsque vous arrivez au sommet : 1300 m à remonter en 14 Km ! Cela vous fait des sacrés pourcentages par endroits. Au refuge, il faut laisser à gauche la route revêtue et prendre à droite le large sentier caillouteux. Vous passez dans la foulée : Goletto (2011), Lavena (2042), La Grapa (2115), Giogo della Balla (2129), Dosso dei Galli (2103), Crocette (2071), Dasdana (2070). On retrouve une route macadamisée avant le refuge Bonardi, mais attention de ne pas se laisser entraîner vers la vallée. Il faut remonter sur la gauche vers le refuge Maniva, Col Maniva (1664), Dosso Alto (1674) ; route défoncée ; prudence dans les tunnels non éclairés et gare aux nids de poules dangereux ; Col Berga (1527), Spina (1521), Mare (1418), Cuca del Frinc (1290), Cuca Chetoï (890). Après quoi la chaussée redevient correcte et il est bien agréable de glisser en douceur vers San Antonio et le lac d'Idro.

Ce parcours m'avait fortement impressionné lorsque je l'avais emprunté en solitaire en 1987. Il est vrai qu'en 10 jours de voyage par très beau temps, je n'avais eu à déplorer que deux heures de pluie ; mais quelle pluie ! Un terrible orage avec trombes d'eau, éclairs, tonnerre et, comme par hasard, sur ces routes défoncées, désertes et sans aucun abri. Mais c'est une autre histoire...

Abel Lequien
Auxi-le-Château

LE VELO ET LA MERCEDES

Bersand le père a depuis longtemps attrapé la soixantaine, sans lui avoir spécialement couru après, mais il s'est dépêché de l'oublier en l'enfouissant dans les culs de basse fosse du passé. Car il croit toujours avoir ses vingt ans. Pour lui, avoir trois fois vingt ans c'est avoir vingt ans trois fois plutôt qu'une. Allez comprendre cette logique de l'illogisme ! Il croit que le temps a suspendu son vol depuis la fin de la dernière guerre et que toutes ces années se sont fondues et sublimées sans laisser de trace. Il a même fini par perdre de vue qu'ils ont existé, ces hivers qui ont, à bas bruit, déposé le givre et la neige sur son système pileux et buriné sa peau de vieux crocodile.

Evidemment, de temps à autre, une petite alerte vient lui rappeler que ses dents de lait sont bien loin derrière. Et, tour à tour, lourdeurs articulaires, rhumatismes baladeurs, arthroses lancinantes, courbatures de lendemain d'effort et autres manifestations désagréables le ramènent à la dure réalité des choses de la vie, à commencer par ses dents de sagesse, plus turbulentes que sages, qui le conduisent de temps en temps sur le fauteuil du praticien.

Malgré tout, il continue à se prendre pour le gamin qu'il était lors de ses premiers émois sexuels et ne se décide pas à dételé, et c'est ce qui donne tout le charme à son existence.

Il est vrai que la pratique assidue de la randonnée cyclo depuis des lustres et des lustres lui permet d'entretenir tant bien que mal sa petite forme, de garder à peu près un souffle correct et de bénéficier d'une assez bonne endurance, à condition, bien entendu, de ne pas calquer son rythme sur les petits copains, en général plus verts, flambards et fringants. Et en plus de ses escapades confortables aux quatre coins de la sphère terrestre, il a pris l'habitude de se rendre jour après jour à son bureau sur deux roues, par les petits chemins de traverse, le plus écologiquement du monde, de son allure tranquille et pépère, ce qui résout une partie des problèmes que nous dispensent généreusement les villes modernes.

Car le père Bersand, qui ne veut pas entendre parler de retraite, dirige une modeste entreprise qui fonctionne avec une douzaine et demie de jeunes collaborateurs, une P.M.E. comme on dit. Et auprès de son personnel il a, comme tout bon cyclo canulant par principe et pontifiant par habitude, des démangeaisons de prosélytisme qui n'obtiennent, en général, qu'un succès limité. Car il est de notoriété publique que les jeunes ne font du vélo que jusqu'à 14 ans ou après 50 balais. Entre les deux, le culte de la moto d'abord, vroum-vroum, de la voiture ensuite, les rend aveugle et sourds à tout autre moyen de locomotion.

L'autre matin, en arrivant à son bureau, il constate l'absence du plus jeune, Serge, un garçon costaud, trapu mais frustré, comme le sont certains pieds-noirs, un peu fufufu à ses heures quand il prend sa crise sans préavis, une grande colère, une male rage, male et mâle, mais de loin en loin, aussi violente que fugitive, à frapper les carrosseries à coups de marteau... respectueux toutefois de la hiérarchie, au demeurant plein de bonne volonté et toujours dévoué, avec un salaire qui tourne légèrement au-dessus du SMIC, donc pas de quoi faire des folies.

Ceci étant précisé pour la bonne compréhension du texte qui suit. Revenons donc à notre affaire. Le gars Serge n'a donc pas donné signe de vie ce matin-là. C'est pourquoi, à la reprise de quatorze heures, l'ancien vient vers lui et prend des nouvelles de sa santé :

- «Alors, Serge, que t'arrive-t-il ? Une grosse panne d'oreiller ?»
- «Oh ! non, monsieur ; j'ai bousillé hier un pneu de ma Mercédès, alors j'ai été bloqué à la maison.»
- «Ta Mercédès ?» lui dit l'autre en s'étranglant de saisissement ; «Ta Mercédès !»
- «Oui, monsieur. Et comme un pneu neuf coûte plus de 700 F, je n'ai pas pu venir travailler plus tôt.»
- «Une Mercédès ! Mais enfin, c'est dingue ! Une Mercédès ! Et pourquoi pas une Cadillac, tant qu'à faire ? Sans parler que tu as perturbé le travail de ton équipe... Et avec ça, par-dessus le marché, tu as perdu 150 F de salaire ! C'est vrai qu'un propriétaire de Mercédès n'est pas à 150 F près.

En ce qui me concerne, malgré mon grand âge et ma situation, mon air bon et ma vue basse, je n'ai pas, quant à moi, les moyens de m'offrir des pneus à 700 F. . . et encore moins une Mercedes... a fortiori !»

- «Mais monsieur Bersand, je ne l'ai pas acheté à Fortiori, ma bagnole, mais d'occasion, pas cher, une affaire, une brique à peine !... On n'a rien actuellement à moins d'une brique... et à crédit, et avec un moteur diesel en plus, alors vous voyez, tout ça, l'un dans l'autre, c'est très économique à la fin !» qu'il ajoute en ponctuant ses paroles avec de grands mouvements des bras et de ses mains aux doigts écartés, à l'italienne.

- «Oui, mais en attendant, tu es incapable de venir travailler, alors qu'avec un vélo, comme je ne cesse de te le répéter depuis six mois, tu n'aurais pas eu de problème d'argent... ni six heures de retard !»

- «Un vélo ? Ahouah ! Mais vous n'y pensez pas ! J'habite à 4 ou 5 Km d'ici...» - «Et alors ? Je fais bien plus que ça, moi, tous les jours que Dieu nous donne, été comme hiver, par tous les temps et je n'en suis pas mort !»

- «Ah ! mais vous, c'est pas la même chose... Vous, VOUS AVEZ DE L'ENTRAINEMENT !»

Jacques BENSARD.

CHERS AMIS CENT COLS

Ça y est, c'est décidé, je vais vous quitter. Voilà 15 ans que je suis un fidèle adhérent du Club des Cent Cols. Avec mes petits moyens j'ai réussi à augmenter chaque année mon capital cols. Surtout ne me cherchez pas parmi les 2 ou 3000 ; je suis perdu quelque part vers les 350 et je m'arrêterai là. En effet, le temps est venu pour moi de raccrocher. J'ai le cœur gros de vous quitter mais puisque tout a une fin, je me ferai une raison.

Quelqu'un de ma famille m'a fait connaître un texte de J.J. Rousseau, texte que j'aurais pu écrire, si j'avais su le faire, pour définir ce qu'a été ma philosophie du cyclotourisme.

Je suis parti à mon moment

Je me suis arrêté à ma volonté

J'ai observé tout le pays

Je suis allé à droite ou à gauche

J'ai examiné tout ce qui me plaisait

J'ai côtoyé une rivière

Je suis entré dans un bois touffu

J'ai rêvé à son ombre

Je suis passé partout.

A vous tous, mes compagnons Cent Cols, je souhaite beaucoup de nouveaux cols, moins pour le nombre que pour le plaisir. Bonne route à tous !

René Lapeyre

(né en 1913, membre N°153) Biarritz

RELIEFS ELEVES, COLS RECHERCHES

Quatre heures du matin : Départ de Chambéry en voiture, en compagnie de trois autres chasseurs de cols: mon pote Bernard Fabre(plus de 750 cols ensemble !), Alain Régnier et Luc Richez, de sympathiques amis cyclos.

Et, bien sûr, nos quatre petites reines solidement arrimées sur le toit de la voiture.

Savines-le-Lac. Petit déjeuner, indispensable après deux bonnes heures de trajet. Nous enfourchons nos montures pour Embrun et Saint-André.

De là, une route forestière monte, évidemment, par des passages soutenus dans la forêt. Nous longeons un torrent, puis des baraques désertes, c'est le sommet : col de la Coche, 1791m. Ouf! La route se poursuit, a perdu son revêtement, mais elle est cyclable, agréable, presque facile. A la sortie d'un lacet, une détonation claque ; c'est la roue arrière du vélo d'Alain. N'étant pas très loin du sommet du deuxième col, nous nous arrêtons pour l'aider. Par la même occasion, nous cassons la croûte.

Une bergerie juste avant : col de Valbelle, 2371m. Sur la carte sont indiqués deux autres cols recherchés, la bonne aubaine ! Ils n'ont pas l'air si éloigné, il faut tenter le coup.

Un sentier trop pentu nous oblige à pousser, qu'importe ! Mais cela ne s'arrange pas. Nous persistons, obstinés que nous sommes ; il faudra «porter» ; je n'aime pas cela. Respiration haletante, que c'est dur ! Haltes fréquentes ; et dans un dernier sursaut, la récompense : le col du Vallon, 2471 m.

Nous découvrons l'autre côté de la montagne avec, 600 mètres en contrebas, la route du col de Vars. Nous poursuivons notre poussage pour arriver à l'altitude 2600, lieu de terminaison des remonte-pentes de ski des villages de Sainte-Marie et des Claux. Descente courte, impressionnante, à pied, tous freins serrés, dans un passage large, heureusement, puis légère remontée avant d'arriver au col de Saluces, 2459m. Nous sommes sur une crête circulaire d'où des pâturages redescendent vers la route de Valbelle et sa bergerie. En selle sur nos randonneuses chaque fois que c'est possible, nous dévalons ces pâturages puis, un kilomètre de piste et nous repassons à Valbelle.

Dans la descente caillouteuse sur Risoul, nous n'oublions pas de faire un détour sur la gauche, un aller-retour pour épingle le col de Chérine, 2270m. A l'entrée de la station nous retrouvons la bonne route Saint-Clément, Siguret, Embrun, Savines. Le retour en longeant la Durance est un peu long, j'accuse la fatigue ; mes compagnons ralentissent l'allure ; merci !

Heureux, tous les quatre, par cette belle chasse, nous nous laissons bercer par le ronronnement de la voiture, de retour sur Chambéry après cette longue journée.

Après une fine étude de la carte IGN 1/25.000e (courbes de niveau, sentiers, chemins, barres rocheuses, tout est détaillé) et consultation de la Bible Chauvot quelques jours auparavant, c'est parti en ce samedi 29 septembre 1990, en compagnie, bien entendu, de Bernard Fabre des Essarts.

Voiture garée à la sortie de Saint Jean de Maurienne ; 8 heures. Grand beau temps, mais froid, à la limite de la gelée. Collants, bonnets, gants, sacs à dos, nous attaquons, sur nos montures, la Croix de Fer que nous connaissons bien.

Plus nous nous élevons, plus le soleil est chaud. Tant mieux ! cela nous permet de nous dévêtir progressivement. Le paysage, les arbres en cette saison ont pris leurs parures d'automne ; c'est magnifique ! Clic ! Plusieurs photos.

Au sommet nous entrons dans l'unique refuge bar, car ces 25 Km d'ascension, ça creuse ! Boisson, casse-croûte. La patronne nous propose de laisser une partie de nos affaires en dépôt puisque nous devons repasser ; ce qui est fait. Fini le revêtement ; nous empruntons une piste caillouteuse. Bernard a son VTT, moi ma randonneuse habituelle mais, pour la première fois, un 32 dents à l'arrière et un 28 dents à l'avant. Les rampes sont très sérieuses, par moments supérieures à 25%, et nous obligent à pousser. Enfin, après

une petite heure de montée, ayant rattrapé des marcheurs, nous pouvons apercevoir devant nous, plus bas dans un creux, le refuge CAF de l'Étendard et le lac de Bramant avec le barrage. Surtout ne pas emprunter la piste qui y conduit en croyant être arrivé au col, mais prendre celle de gauche qui monte pendant un kilomètre en direction du télésiège de Saint Sorlin d'Arves que l'on découvre au sommet, au détour d'un virage.

De là, tournant le dos au télésiège, un sentier descend sur le col des Lacs, 2533m, matérialisé par un panneau en bois. Sur la carte, il porte le nom de «col Nord des Lacs». Le sentier, très étroit, en rejoint plus bas un autre qui surplombe et longe le lac côté est. A l'extrémité, un barrage et le deuxième Lac Blanc et, sur la gauche, le col Sud des Lacs, 2426m, coïncé entre ces deux lacs. Une très belle vue sur le glacier de l'Étendard ; photos obligées. Retour par le côté ouest, rive du lac Bramant, refuge, remontée sur le plateau par une piste en lacets et descente sur la Croix de Fer. Bernard me prête son VTT ; quelle sécurité : puissance des freins, guidon plat, gros pneus, c'est super ! -1 En descente uniquement, -0 il n'y a pas mieux. J'ai le moral avec mes pneus de 23 et mon guidon de course, les crampes dans les mains à force de freiner désespérément ! Dix années que je fais du muletier, il faudra que je modifie ma randonneuse un de ces jours !

Nous récupérons nos affaires au refuge et, plus copieusement, nous mangeons de nouveau. J'en profite pour arroser ma fête et mon 1000e col franchi en août avec Georges Ducatillon alors que Bernard était en vacances. Direction le Glandon. 800m après la Croix de Fer, sur la droite, nous quittons la route pour emprunter un sentier cyclable par moments et, assez rapidement, sans grosses difficultés, nous arrivons au col de Bellard, 2233m. Puis de là, un raidard à 30% sur une arête nous amène au Passage de l'Ouillon, 2325m, où nous tombons sur un groupe de marcheurs du troisième âge avec un guide. La conversation amicale s'engage et le guide nous conseille, sur le trajet qui nous reste à faire, d'éviter la Pierre de Turc, passer en-dessous pour se rendre à la Tête de Bellard. Nous sommes sur une crête à perte de vue mais avec une déclivité très bosselée, genre «montagnes russes», parmi les pâturages.

Le ciel est bleu, la température agréable. Nous devons franchir de nombreuses clôtures électriques mais qu'importe, cela ne nuit en aucune façon à notre progression, tantôt à pied, tantôt à vélo. De nombreux télésièges et téléskis de la station de La Toussuire nous servent également de repères. Très vite nous atteignons le col de Marolay, 2004m, et le col de Chaput, même altitude bien qu'une courte et belle grimpe sépare ces deux cols.

17 heures, le soleil va bientôt disparaître ; il y aurait encore Cressua par le Grand Turc et Cochemin ; ce sera pour une autre fois. Pas facile la descente sur la Toussuire ; passages marécageux ; enfin la bonne route. Rhabillés chaudement, contents, joyeux, nous plongeons sur Saint Jean de Maurienne avec 6 nouveaux plus de 2000 dans nos sacs à dos. Durée: 10 heures TTC, 40 Km de route et autant de pistes et sentiers. Par temps sec, n'hésitez pas ; une belle boucle cyclo muletière sans danger !

Michel CRUMIERE

IDEES A SOUS-METRE

Vous ne le saviez peut-être pas, mais notre brave Confrérie a édicté une règle dont la rugueuse froideur technocratique n'échappera à personne : il faut 5 cols de 2000 m et plus par centaine. Bien qu'entamant ce mot entre le col de Chacaltaya (5180m) et les rives du lac Titicaca (3820m), j'ai souvenir combien il est dur, en Europe, de joindre les deux bouts dans ce domaine. L'horreur, c'est quand on franchit un de ces cols vicieux, s'évertuant à frôler les 2000 m sans jamais les atteindre !

Cols du Joly, de la Madeleine, du Poutran, de Sarennes... bien, vous connaissez la liste mieux que moi. Rageant de se retrouver, après une montée suante au possible, à quelques mètres du bonheur, non ?

Non, décidément, on ne peut pas en rester là. Un peu d'humanité, que diable ! Songez au risque d'infarctus du malheureux cyclo montagnard, langue pendante, bavant de salive, découvrant le fatidique panneau dans lequel il est tombé, indiquant cyniquement 1995 : digne d'un prix affiché sur devanture de magasin ! Et pas d'inflation à espérer de ce côté là !

Donc, je propose une, ou le cumul, des mesures suivantes afin d'éradiquer enfin ce grave problème auquel nous nous trouvons confrontés. En vrac :

- A l'aide d'une bombe de peinture, «tagger» les panneaux des D.D.E. Un peu d'habitude devrait permettre de transformer habilement un 1950 en 2050, histoire d'être enfin en avance sur son temps.

- Assécher les mers afin d'abaisser le niveau de celles-ci, base de calcul de chaque service national de topographie. J'invite en conséquence tous les honorables confrères à faire un usage immodéré de bombes aérosols proscrites, d'endommager volontairement le système refroidisseur de leur frigo, etc... afin de trouer un peu plus la couche d'ozone, gage du réchauffement de la terre. Un détail à régler : stocker l'eau évaporée pour qu'elle ne nous retombe pas bêtement dessus... - Comblent les cols indiqués de bonne terre bien fraîche jusqu'à hauteur désirée. Après tout, les pelleteuses sont capables de rayer de la carte certains petits cols, elles devraient bien pouvoir nous combler en comblant, non ?

- Rehausser le niveau des terres en créant de judicieux tremblements de terre, faisant glisser quelques plaques. La Confrérie devrait mener en ce sens une vigoureuse campagne auprès des pouvoirs publics afin que la France abandonne le site de Mururoa, un peu usagé à la longue, pour les massifs français. Au surplus, cela (radio)activerait des zones parfois déprimées.

- Remplacer nuitamment, au Pavillon de Breteuil, le mètre étalon par un mètre 'étacourt', un faux de 2mm devrait suffire (40m sur 2000m).

- Soudoyer, avec l'important trésor de guerre de la Confrérie, digne d'une compagnie d'assurances, les décideurs et dessinateurs de l'IGN.

Bah ! Y vont pas chipoter pour quelques malheureux mètres, quand même ?

Voilà ! Ces mesures simples, efficaces, de bon sens et bien adaptées, devraient enfin, à nous tous, permettre de retrouver le sourire. Et de nous rendre mètre de la montagne !

En espérant que ces solutions aboutissent avant l'an 2000...

Frédéric Ferchaux
N°2523

A L'ASSAUT DU MONT CHABERTON

Nous quittons les voitures au col du Montgenèvre et enfourchons nos VTT. De là nous avons une vue sur le Mont Chaberton, 3136m ; c'est plutôt lui qui nous regarde de haut ! La paroi verticale semble nous défier comme une forteresse imprenable. C'est pourquoi nous ne l'attaquons pas du côté français, mais nous le contournerons par l'Italie où une ancienne route militaire y accède non sans difficultés.

Nous passons la frontière sans problème et descendons à fond vers Clavières, Cesena Torinese et le village du Fenils que nous abordons sur la gauche par une petite route. Nous sommes descendus à 1300m d'altitude, il va falloir grimper un dénivelé de 1374 mètres pour atteindre le col du Chaberton à 2674m, cela en 15 Km. Nous voilà donc au pied du mur, Annick, Léon et moi-même.

Dès la sortie du village, la route s'élève paisiblement pour mieux nous surprendre par des pourcentages de 12 à 15%. Et là-haut, le Mont Chaberton semble nous narguer avec ses créneaux monstrueux où, autrefois, se nichait une batterie de canons. La vue sur ce mont est extraordinaire dans le ciel bleu. Nous arrivons à une ferme très rustique : vaches, moutons sont à l'enclos. Nous essayons un dialogue avec les paysans sans bien nous comprendre. Nous faisons le plein des bidons et reprenons notre ascension. Nous sommes dans des bois de mélèzes qui, au fur et à mesure que nous grimpons, deviennent de plus en plus rares et rabougris. C'est ensuite l'herbe rase et les rochers.

Mais la «routé», ou ce qu'il en reste, nous résiste au maximum. Nous consultons la carte car nous sommes à un croisement et il n'y a pas d'indication. La boussole nous indique le bon chemin et la grimpe reprend de plus belle !

Nous surprenons l'ami Léon parlant à ses jambes : «Ah mes pauvres jambes, vous êtes mal tombées avec moi ! Vous pourriez être bien tranquilles à Gréasque, au bistro, sous la table tandis que je jouerais aux cartes !» Sacré Léon ; c'est vrai que tu leur en fais voir de toutes les couleurs à tes jambes ; il faudrait un peu les économiser...

Le chemin s'escarpe de plus en plus ; nous sommes sur une corniche renforcée par des madriers d'époque avec des fers bâtis dans la roche. Quel travail pour tailler cette route ! Nous revoilà en France ; la borne frontière est au bord du chemin. Un bruit de moteur nous incite à regarder plus bas ; ce sont trois motards qui grimpent aussi au Chaberton ; nous les laissons passer, l'état de la route les fait zigzaguer dangereusement. Nous les retrouvons plus haut car de la neige dure leur barre le passage ; nous passons en portant nos vélos. Le col nous apparaît contre le Chaberton. Nous nous arrêtons pour manger, les forces commencent à nous manquer d'autant plus qu'il est midi.

Confortablement installés contre des tas de pierres, nous dévorons notre repas et voyons les motards arriver heureux d'avoir franchi le mur de neige. Nous les regardons monter jusqu'au sommet du Chaberton par cette «routé» très incertaine.

Rassasiés nous reprenons nos VTT. Dur, dur pour redémarrer... Nous poussons nos vélos et les enfourchons de temps en temps. Enfin nous arrivons au Col de Chaberton, 2674m. Nous nous couvrons car le vent souffle et il ne fait pas chaud. Un regard vers le mont Chaberton, impressionnant même de si près, avec ses parois presque verticales.

Nous entamons la descente par le sentier donnant sur l'autre versant.

Nous devons encore porter nos vélos, la descente étant très raide dans les rochers.

Nous arrivons dans une vallée verdoyante où des groupes d'enfants jouent joyeusement. De là nous allons repartir à l'assaut de nouveaux cols dont l'accès est plus facile en VTT : le col des Trois Frères Mineurs (2586m), le col de la Lauze (2529m), le col du Dormillouse (2445m), qui tomberont dans nos escarcelles au Club des Cent Cols. Nous sommes tous heureux de notre journée Chaberton avec notre moisson de cols.

C'est par une descente effrénée (je n'ai plus qu'un frein valide) que nous rejoignons le col du Montgenèvre. Nous arrivons salués par une musique militaire ; non, non, ce n'est pas pour nous ; c'est pour fêter l'anniversaire de la Libération et à la gloire des Chasseurs Alpains.

Ce fut une belle journée de VTT qui en a appelé d'autres.
La montagne, le ciel bleu, le VTT c'est formidable ! Merci, mes amis, pour ces randonnées inoubliables !

Jean-Claude MOUREN
Cyclo-Sport Provençal Aix en Provence

LETTRE D'UN POSTULANT

Cher Monsieur,

Vous avez dit cent cols ?

Au rythme qui est le mien, il va me falloir au moins... Bon, La Chapelle, c'est fait ; non sans mal d'ailleurs ; allez demander aux Parisiens ce fameux col et vous passerez pour un extra-terrestre ou, au mieux, un complice halluciné de la caméra cachée.

Et puis il y a le Ventoux ; enfin presque... «Pour quelques dents de plus», j'aurais sans doute parcouru les sept derniers kilomètres, franchi le col et rejoint Coppi, Gaul, Bahamontès, Bobet et les autres dans la légende (en les rattrapant dans la descente). Seulement voilà, la pente, le vent, le soleil et surtout le 42x19 ont eu raison de mes ambitions. J'ai pourtant utilisé toute la largeur de la route, hurlé ma douleur aux dieux insensibles, mis le pied à terre (3 fois), imploré poussette auprès des spectateurs fantômes, rien n'y a fait. Pour la descente, c'était super, merci. Bien sûr, je voulais vous écrire plus tôt afin de vous remercier pour votre envoi et vous féliciter de la tenue (de route, bien sûr) de votre revue. J'espérais simplement avoir l'occasion d'inscrire quelques exploits alpestres à mon maigre palmarès et avoir aussi un pédalier dans votre club. Mon emploi du temps en a décidé autrement. Enfin en 2010 je prends une année sabbatique.

Vous l'avez deviné, je profite de la présente pour vous souhaiter une très bonne année cycliste.

A bientôt j'espère.

P.S. La côte de Longchamp est-elle un col ? (N.D.L.R. Non !!)

J.N. Forestier

VOYAGE EN PAYS ANDORRAN

Il est 19h30 lorsque j'atteins Foix avec l'aide du train. C'est dans cet ancien comté que je passerai la nuit de ma première étape au pied même des Pyrénées. La ville est en liesse car, ce soir, c'est la fête foraine annuelle : manèges et autres attractions sont contemplées par les fêtards.

Aujourd'hui, samedi 1 septembre, débute ce voyage vers l'Andorre via Porté-Puymorens. Il est 9 heures, je charge mon vélo de la sacoche «randonneur» et me voici paré. En partant, une petite halte déjeuner satisfera mon appétit pour quelques heures.

Avant mon arrivée à Tarascon-sur-Ariège, je décide d'allonger mon circuit. En effet, je suis en avance sur mon horaire ; je passerai donc par le col de Souloubrié (911m) sur la route des corniches. L'étroite route longe un torrent, l'Arnavé, pour arriver à Cazenave, pied du col. L'ascension, rapidement effectuée, est agréablement située dans une sorte de défilé impressionnant, non loin du Pic de Han (2074m).

Je passe les villages de Senconac, Caychase, Appy et Axiat pour atteindre Lordat, ancien site cathare dont le château en ruine surplombe la vallée. C'est à ce village que débute la route menant aux carrières de talc de Trimous.

La route serpente maintenant à flanc de montagne, ce qui marque l'approche du col de Marmare (1361m). Les lacets de plus en plus nombreux rendent la montée moins raide malgré quelques belles rampes.

Au col de Marmare, je suis encore à 12 Km d'Ax-les-Thermes et il est 11h30 avec, en prime, le col de Chioula (1431m) qui sera assez vite passé grâce au petit dénivelé le séparant du col de Marmare. La descente sur Ax-les-Thermes est bonne et j'y parviens vers 12h15, juste à temps pour me procurer mon repas de midi acheté au marché : un gros et beau melon d'un kilo qui fera l'affaire pour le restant de l'après-midi.

C'est donc vers 14h que je m'élanche sur le «morceau» de la journée : le col de Puymorens (1915m), à 30 Km de là. Je remonte l'Ariège par une route assez sinueuse mais bonne malgré tout. Après mon passage au téléphérique désaffecté du plateau de Saquet, je parviens à Mérens-les-Vals, village renommé pour ses chevaux dotés d'une endurance remarquable.

L'Hospitalet, à 1436 mètres, est le dernier ravitaillement possible avant le col à dix kilomètres. Un court arrêt s'impose pour observer la gueule ouverte du futur tunnel du Puymorens, prévu pour 1992. Je rejoins le carrefour bifurquant sur Porté-Puymorens d'un côté et Andorre via le Pas-de-la-Case de l'autre. Le temps reste couvert depuis l'Hospitalet et la température n'est pas excessivement élevée pour la saison. Au col, la pluie s'abat sous la forme de neige fondue et le K-Way ainsi que le jogging seront utiles à la descente sur Porta où je dois rejoindre le groupe parti deux jours auparavant.

La jonction se fait et c'est donc à six que nous remontons à Porté-Puymorens pour passer la nuit. Nous retrouvons notre ancien président, Francis Touzeau, faisant ses emplettes pour le repas du soir.

C'est en sa compagnie que nous roulerons le lendemain, ainsi qu'avec deux cyclos venus de Clermont-Ferrand. C'est un appartement aimablement loué par la mairie du village station qui nous servira de logis.

Dimanche 2 septembre, 8h30. C'est sous un ciel étonnamment bleu que nous débutons cette journée par l'inscription au départ de la randonnée du Club des Cent Cols. Nous y retrouvons Frédéric Mouchon, plus connu sous le nom de la Mouffle et Maxime Carayol, dit la Taupe, venus en voiture le matin même. Le hors d'œuvre consiste à gravir (remonter pour moi) le col de Puymorens. La montée se fait sans encombre et, parvenus au sommet, un déshabillage s'effectue sous un soleil déjà présent et chaud malgré les 4 degrés relevés la nuit précédente !

Le plat de résistance est annoncé par la montée du Pas-de-la-Case (2091m). La douane passée, nous abordons les boutiques à touristes postées sur les abords de la route. Audessus de nous se dresse le Port d'En-

valira que nous montons avec des cyclos de l'Union (31). Une queue plus qu'importante indique la station-service toute proche ; en effet, la crise du Golfe ne semble pas toucher l'économie andorrane et donc le pétrole coule à flots à un prix peu important. C'est au Port d'Envalira (2407m) que cela se corse ! En effet, nous prenons une piste qui nous conduira quelques kilomètres plus loin au col de Maïa (2492m) situé à proximité d'un réémetteur que nous atteindrons dans le brouillard. Celui-ci se dissipera quelques instants plus tard et nous nous acheminerons vers notre second col, le Soldeu (2507m), pour atteindre ensuite du jamais vu, une pente que j'estime à plus de 35%...

Evidemment, personne ne montera celle-ci, sans parler des «couraillons» qui, avec leurs développements importants, n'impressionneront personne dans ce passage, bien au contraire ! Arrivés au sommet en file indienne et en poussant notre machine, c'est la fin de la piste et nous entamons donc notre avancée dans les rocs, éboulis et autre chaos. Le portage des vélos s'effectuera facilement pour les uns, moins bien pour les autres.

Nous voici donc au but de notre randonnée : le col Dret (2525m), surplombant la vallée de Soldeu et avec une vue sur le cirque dels Pessons, de l'autre côté de l'Envalira. La surprise fait suite à ce merveilleux paysage : direction... demi-tour gauche ! Nous reprenons donc le même chemin, à flanc de montagne, pour rejoindre le Port d'Envalira. Nombreux sont les amateurs de Look et de Time, les célèbres pédales, et nombreux sont les glissages et autres dérapages annonçant, bien sûr, d'inévitables jurons ! Certains vont jusqu'à dire qu'on ne les reprendra pas de sitôt dans un circuit pareil ! Cela dit, la descente est entamée, les poignées de freins serrées au maximum.

C'est avec les doigts engourdis que nous nous élançons cette fois en direction de l'émetteur de «Sud-Radio» pour atteindre la Porteille Blanc à 2528m. La montée est défoncée par les rigoles creusées lors des violents orages ; malgré cela, nous parvenons au terminus des remonte-pentes mécaniques et le K-Way sera nécessaire à la descente effectuée en plein vent. Le paysage toujours aussi magnifique retiendra les cyclos présents au Grau Roig avec vue sur les étangs de Vall Civera et de Illa. La descente sur le Pas-de-la-Case se fait sans problème et une halte déjeuner sera la bienvenue. Il est 14 heures et nous avons fait 30 Km tout juste...

Nous faisons nos adieux aux différents cyclos, puis continuons notre route sur l'Hospitalet et Ax-les-Thermes. Il nous faut moins d'une heure pour y parvenir malgré les 30 kilomètres nous séparant de cette ville connue pour ses eaux. Un bain de pieds réconfortant nous fera passer quelques minutes dans cette eau chaude (40°) à odeur de soufre ou, si vous préférez, d'oeuf pourri ! Nous atteignons Foix, gîte de la soirée, en fin d'après-midi et nous terminerons celle-ci par un arrosage de mes premiers cols à plus de 2000 mètres d'altitude.

Lundi 3 septembre, 9h. La fête foraine de la veille au soir a laissé des traces au départ de l'ultime étape. Nous nous séparons de la famille Husson qui nous a aimablement hébergés pour la nuit. Nous nous dirigeons vers la rivière souterraine de Labouiche et quelques kilomètres plus loin nous quitterons Gérald qui nous avait tenu compagnie. Le pas du Portel sera notre dernier col du voyage, à la modeste altitude de 498 mètres. Nous rentrerons par la vallée de la Lèze et retrouverons, après une ultime côte, la vallée de la Garonne à Muret.

Le square Clément Ader, gloire du pays, abritera notre repas de midi. C'est ensuite le parcours classique pour les Randonneurs : la traversée de la banlieue toulousaine avant de retrouver le Tarn-et-Garonne et notre ville de Montauban. Ce voyage, long de 480 kilomètres, m'aura enfin fait découvrir la haute montagne à bicyclette, qu'à plusieurs reprises j'avais parcourue à pied.

C. Moser, dit La Greille (17 ans)

LES 24 HEURES CYCLO-PEDESTRES DE TENDE

Saint Dalmas de Tende, altitude 696m.

Le ciel est clair à 6 heures du matin ce 13 juin 1990. Sans hésiter, Huguette et moi enfourchons nos «alezans» pour une balade en altitude.

Route sans problème dans le vallon de la Minière que nous remontons jusqu'à Casterino. Malgré la fraîcheur matinale, la Baisse de Peyrefique (2030m) est passée sous un ciel bleu après un peu de marche car nos cycles n'apprécient pas les cailloux... Heureusement, sur la piste de la crête, la terre battue nous permet de rouler jusqu'au col de Pernante. Le col de Tende (1870m) est passé bien avant midi ; une courte descente et nous voilà au San Lorenzo, arrivée de la route goudronnée venant de Cuneo.

A présent, l'Italie nous accueille avec ses pistes bien défoncées. C'est le début d'une longue marche à travers un univers minéral à 2.000m d'altitude. Pas même un chouca à l'horizon et le ciel bleu pastel du matin est à présent gris-cendre. Quelle ambiance pour franchir cette succession de cols, le plus souvent en poussant nos vélos. Après le Campanino (2187m), le Perle (2086m), Boira (2102m, poteau indicateur), voilà le Marghareis (2085m). Au col des Trois Seigneurs (2111m, panneau), pas un de ces messieurs pour nous accueillir, mais pluie, vent, neige nous souhaitent la bienvenue. La piste détremmée, la visibilité presque nulle, nous progressons lentement dans la bourrasque, passons au Flamalga (2179m), à la Celle Vieille (2098m). En perdant un peu d'altitude, nous retrouvons les mélèzes, un sentier plus roulant et laissons l'orage derrière nous.

Depuis le col des Trois Seigneurs, pas un panneau... Inquiets, nous suivons le chemin (nous n'avons pas le choix) mais notre progression est lente. Bientôt, oh joie ! Une bergerie. Un brave italien nous rassure ; nous ne sommes pas perdus mais la Brigue et Saint Dalmas sont encore très loin. Le col de Porta (1819m) au pied du Mont Saccarel (2200m) est passé, mais il est tard. La statue de la Vierge au sommet semble m'indiquer la bonne direction, soit le Pas du Tanarel (2042m). Erreur ! sur l'arête, pas de sentier ; sur l'autre versant, rien ; pas de vue ; il fait nuit, seules quelques lumières brillent au loin dans la vallée.

Nous redescendons vers la chapelle située en contre-bas de la statue et suivons, à gauche, une trace. Nous passons devant le refuge de San Remo et nous retrouvons, après plusieurs cols, au passo di Garlanda (2021m).

Cette fois, je réussis à lire le panneau au clair de lune (car nous n'avons pas de lampe électrique... j'avais prévu de parcourir cet itinéraire de jour et au soleil !). Me souvenant du topo passé dans la Revue des Cent Cols, je réalise : nous avons fait la variante depuis le Saccarel ; il faut rebrousser chemin. Il fait nuit ; le refuge de San Remo est fermé. Nous portons nos vélos et atteignons à nouveau la chapelle. Redescendant en-dessous de la statue, nous trouvons enfin la piste du pas de Tanarel. Au col (2042m), déception : pensant trouver une voie cyclable, c'est toujours le même chemin caillouteux, en corniche, avec, en plus, quelques flaques d'eau où se reflètent les rayons de lune. Dans ces conditions, le bain de pieds est fréquent. La balade nocturne continue. Nous n'osons pas nous arrêter par crainte du froid. Le clair de lune rend la forêt que nous traversons fantastique. Au sol, les aiguilles de mélèze se collent sous nos roues boueuses... tout se bloque dans les garde-boue. Enlever une roue, la nettoyer, la remonter, cela à tâtons, relève presque de l'exploit. Un sanglier, surpris de notre présence sur son domaine à cette heure de la nuit (il est entre minuit et deux heures) nous encourage en grognant. Il disparaît bientôt au grand soulagement d'Huguette, plus morte que vive. Les ombres des branches des arbres sur le chemin, les rochers, rendent le décor lugubre.

Bientôt, au bord du chemin, bien éclairé par la lune, un panneau. Nous suivons, confiants, l'indication et faisons un tour d'honneur, en forêt, dans la boue, et ce pour revenir à notre point de départ une heure auparavant. Fatigués, cette variante est peu appréciée. Nous décidons de bivouaquer dans une cabane sous ma vieille couverture et attendons le jour. Nous ne dormons que d'un œil ; le moindre bruit nous fait

sursauter. A l'aube, je retrouve dans mon maillot le topo de cette randonnée, passé dans le Revue des Cent Cols, où P. Chatel précisait : «Contrairement au panneau, ne pas aller à droite, mais à gauche.»

Avec le jour, tout va mieux. En dix minutes nous rejoignons la route de l'Amitié à la Baisse de Sanson et c'est la descente sur La Brigue par le col Linaire. Pouvoir enfourcher nos vélos nous fait retrouver le sourire. Le moral, qui en avait pris un coup, est revenu.

Après cette nuit à la belle étoile, le soleil nous accompagne dès la sortie de la forêt et c'est formidable. Nous traversons La Brigue et arrivons à huit heures du matin à l'hôtel à Saint Dalmas. Notre bonne forme retrouvée rassure la patronne, très inquiète de notre absence.

«Mais vous, les Savoyards, vous avez l'habitude de la montagne» dit-elle. Nous n'avions pas prévu un chemin aussi peu roulant et le manque d'indications en route. De plus, impossible de trouver la carte IGN, en rupture de stock, qui nous aurait rendu de grands services. Comparativement à Suse-Sestrières, parcouru il y a quelques années, j'ai trouvé cet itinéraire, qui est beaucoup plus long, peu roulant. Au-dessus de Sestrières, sur une piste en terre battue, nous n'avions pratiquement pas mis pied à terre. Les années passant, c'est peut-être l'œuvre des 4x4 et des motos...

Michel BOUCHE
N°191, Saint-Jorioz

CINE COLS

Il est un jeu qui consiste à associer un titre de film une situation, un évènement, une société. Je me suis amusé à jouer de même avec les cols. Pas évident... Comprenne parfois qui pourra.

Ventoux - Les Hauts de Hurlevent

Col du Pré - Qu'elle Etait Verte ma Vallée

La Bonnette - Le Monde du Silence

Croix de fer - La Horde Sauvage (un jour de BRA)

Télégraphe-Galibier - Le jour le Plus Long ou Le Choc des Titans

Alpe d'Huez - Jamais le Dimanche

Col de Pavézin - Les Vieux de la Vieille

Col de la Croix-Haute - Le Train Sifflera Trois Fois

Col de Saint Sulpice - Il Etait Une Fois Dans l'Ouest (53 - Mayenne)

Les Balcons de l'Assietta - Les Sept Mercenaires

Robert Jonac

FONCTIONS D'UN DELEGUE «CENT COLS»

D EPOUILLE le courrier

E PURE les fautes

L ISTE les cols

E XPLIQUE l'orthographe

G ERE les dossiers

U NIFORMISE les copies

E LUCIDE les problèmes

C ONTROLE les ascensions

E LIMINE les erreurs

N OTIFIE les résultats

T RANCHE les dilemmes

C OLLATIONNE les écrits

O RGANISE le travail

L EGALISE les documents

S IMPLIFIE les tâches

De la part d'un «Cent Cols» qui a vu,
qui a compris et qui, désormais, fera confiance à son délégué régional.
Et vous, pourquoi n'en feriez-vous pas autant ?

J. Bruffaerts

F.B.C. Bruxelles

MARIE-ELODIE ET LA MECANIQUE

Marie-Elodie ne fait pas exception à la règle et comme toutes ces charmantes cyclotes de l'autre sexe (pléonasme, mais je m'en fous !) elle est complètement hermétique à la mécanique. Et rien ne l'embarrasse plus que de manipuler, tripoter et secouer dans tous les sens, de sa gentille petite menotte aux doigts souples et délicats, des deux bouts de métal fixés de chaque côté du court cylindre vertical qui se trouve sur le devant de son vélo... (Ouf !) manettes qui ne demandent que caresses et douceur pour opérer efficacement, en silence... C'est pourtant une fille intelligente, Marlodie, moderne, dégourdie et sportive, et pour la douceur, elle est très bien, mais... question mécanique, zéro... ou presque... Soyons galants !

Et je ne compte pas pour rien «sa beauté à faire hennir un patriarche aussi ruyné par le temps que devoit l'être le sieur Mathusalem à 160 ans» Et comme j'en suis encore à la toute première moitié de cet âge quatre fois canonique, vous m'en voyez tout mélancolisé. Car elle était jolie autant que jolie peut être une jolie femme...

Bon. Sur ce, donc, nous sommes l'autre jour, en ce début de novembre 1990, en train d'escalader et de grignoter pépèrement la petite rampe qui mène à Gordes, magnifique ensemble de maisons en pierres blanches apparentes irrigué par «ung escheveau meslé de petites ruelles...» haut perché sur un piton du Vaucluse et dominé par un colossal châteaufort. Le temps est frais, mais supportable.

L'automne qui avait été chaud et sec, vient de profiter de quelques chutes de pluie bienvenues... Revers fané de l'été, il mêle superbement son or, son ocre et sa pourpre aux dernières touches vertes qui s'accrochent encore, comme à regret, aux branches des fayards. C'est la saison rousse qui prolonge les chaleurs de l'été. On sent traîner dans l'air des odeurs de terre humide que les vents coulis nous dispensent.

Nous laissons aller, en passant, un regard émerveillé sur la vallée de l'Imergue, les collines d'où l'on extrait l'ocre du Roussillon, le Lubéron, la Durance et les Alpilles. Et je flâne à l'arrière pour ne pas avouer qu'elle m'a bel et bien largué, sans un regard pour le pauvre de moi qui peine quelque peu. «Les ans en sont la cause» ... ou le manque d'entraînement ? Mais qu'importe ! le problème n'est pas là.

En jetant un coup d'œil vers elle, je m'aperçois que sa cadence de pédalage est nettement plus faible que la mienne. Il saute aux yeux qu'elle tire trop gros braquet et qu'elle force...

Alors je lui crie : «Pousse moins grand !» en croyant m'être fait comprendre. Que nenni ! Alors j'essaie autre chose : - «Change de plateau... Mets le petit !» Réponse: «Crac... Crac... Grrr... Crac !» - «Mais bon Dieu ! Mets plus petit!» A nouveau : «Crac crac... Grrr grrr...»

Les oreilles au supplice, je fais un effort de rapprochement et je lui dis tout doucement, pour ne pas la traumatiser : - «Pousse la manette de gauche vers l'avant !» - «Vers l'avant ? ... Ah ! Bon !»

C'est comme les p'tits bruits... J'ai horreur des p'tits bruits. J'supporte pas les p'tits bruits. C'est l'allergie la plus complète, la plus rédhibitoire. Et c'est pas la peine de quitter les villes à la recherche du calme bucolique des petites routes de montagne pour trimballer avec soi des crin crins et des crics-cracs... J'parle pas de ceux qui roulent avec la radio poussée au maximum. Non, je parle des bruits internes et involontaires, des bruits intrinsèques, rouages couinant par manque de graisse, pédales grinçantes, chaînes frottant sur la fourchette et garde-boue mal ficelés qui glin-glinguent à tout va !

L'autre matin, Août déployant ses merveilles, nous étions heureux, sillonnant les ombrages des chemins forestiers qui entourent le lac de Chalain et les cascades du Hérisson dans le jura. L'air était vif et pur, une légère bise nous caressait agréablement la peau, un ruisseau tout proche nous dispensait son frais babil et les oiseaux célébraient sans complexe leur joie de vivre. Leurs chants mélodieux auraient pu me charmer s'il n'y avait eu ce sacré petit bruit, insistant et désagréable. Impossible de me concentrer sur leur sympho-

nie, impossible de détacher mon esprit de ce satané petit bruit... A la fin, n'y tenant plus, je lui ai dit : - «Mais bon Dieu, quand voudras-tu comprendre que le travail sur la manette de droite doit s'accompagner d'une manœuvre en sens inverse, de moindre amplitude, sur la manette de gauche pour compenser le déplacement de la ligne de chaîne. (Je hais le mouvement qui déplace les lignes.)» C'est pourtant simple... Nom de nom de nom de gui !

Alors, obéissante et soumise, sur mes conseils avisés, elle s'est mise à pousser à gauche, vers l'avant... sans succès... puis vers l'arrière...sans plus de résultat.

En désespoir de cause, elle a essayé à droite, à tout hasard. Peine perdue ! le bruit était toujours là, tenace, impitoyable et de plus en plus agaçant.

Moi, vous me connaissez, je suis patient, mais faut pas exagérer. Alors, n'en pouvant plus, j'ai accéléré un bon coup et je me suis propulsé en force loin devant... vers le calme, le silence et les petits oiseaux...

Ouf ! Enfin seul... la vue se repose sur des horizons estompés. J'avance lentement, pleinement heureux d'être là, d'exister. La joie me chante au cœur. Je respire à pleins poumons une bienfaisante fraîcheur et je tends tout mon esprit, comme enivré d'un soleil radieux, vers une odeur du passé, un air plus pur, une clarté plus claire, débarrassée de toutes les nuisances d'aujourd'hui, un air d'un temps d'avant, quand la nature était encore vierge. J'ai vingt ans...

On peut rêver, non ?

Curieux ! Il était toujours là, le p'tit bruit, toujours le même, absolument identique, entêtant, entêté !... et j'étais toujours seul...

Bizarre !

Alors... alors... j'ai eu une illumination subite, j'ai cru comprendre... et j'ai poussé légèrement une manette, la bonne... et dans le bon sens. Et j'aurais pu entendre les mouches voler s'il y en avait eues... Car le silence fut ! Lui et le léger bruissement du vent dans les feuilles.

Jacques BENSARD

SUPPLIQUE POUR UN COL EN BRETAGNE

Il était une fois la mer à la montagne, et la montagne à la mer... Du Roc Trévezel, entre chien et loup-garou, j'ai vu s'allumer une par une les lampes des phares bretons, dessinant, comme vue de satellite, la carte du Finistère, festonnée de lucioles, silencieuse mais géante qui s'avance dans l'océan.

J'ai été émue. C'était mon premier Paris-Brest-Paris et je venais de virer à Brest après un jour, une nuit et un jour de vélo, hors du temps qui, d'habitude, s'écoule banal et nous lasse.

Pour le centenaire de cette bien fameuse randonnée cet été 1991, j'aimerais tout fêter, avec 4000 cyclo-touristes un peu fous, donc poètes, la pancarte d'un col. En ce haut lieu un peu magique. Entre ciel et cette terre d'orgueil. En sauvagerie. Entre rochers et ajoncs. Entre jour et nuit. Entre Paris et Brest.

Lors donc, Si vous aussi aimez ce site, Aidez-moi, aidez-nous, Monsieur le Maire, Monsieur de la D.D.E., Monsieur de l'I.G.N., Monsieur de Michelin, Que je ne connais pas.

Pour que la Bretagne reconnaisse ce col en bonne et due forme.

Pour que je sois à nouveau émue cet été.

S'il vous plaît.

Joëlle Briot, Paris

LES MEFAITS DE LA PUB

Nous avons d'autres points de repère, heureusement, sinon, rien qu'à l'adoucissement des pentes, nous sentons bien que la fin du voyage approche. Pourtant, il n'y a pas très longtemps, nous vagabondions à plus de 2000, à la base des prodigieuses murailles des Dolomites.

Splendeur et misère des cyclotouristes... ce matin nous progressons dans un décor agreste qui évoque davantage les collines du Perche que le Sud Tyrol.

Pierre caracole devant, à la recherche de je ne sais quel chemin secret qui pourrait nous conduire à un col oublié des cartographes. Je ne perds pas de vue la veste rouge qui se déplace sur la route qui s'élève paisiblement vers le Passo de San Boldo. Nous ne nous inquiétons guère des raisons qui ont conduit la DDE locale à semer autant de panneaux dissuasifs nous invitant de passer à dextra ou à sinistra... mais surtout pas au milieu. Recommandations aussi symboliques qu'inutiles, incapables de décourager deux chasseurs de cols flairant une piste.

Après une montée sans gloire et un effort médiocre, nous découvrons un endroit banal, rongé par une humidité tenace génératrice de mousses verdâtres et envahi par une végétation souffreteuse. Bref! nous n'avons pas trouvé là l'endroit idéal pour terminer les vacances. La cinquante et unième victime de notre expédition ne brille pas par ses caractéristiques; je suis même tenté de dire que c'est une ombre au tableau de chasse. C'est inquiétant comme la fréquentation des cimes se traduit par une folie des grandeurs !

Un robuste portail métallique, susceptible de nous interdire le passage, attire notre attention. C'est la première fois que je fais connaissance avec un col aussi bien protégé. Finalement, il ne semble pas si banal que cela, ce cinquante et unième! J'imagine notre tête en cas de fermeture... aurions-nous eu l'audace d'enjamber l'obstacle? Nous ne le saurons jamais et pour l'heure nous filons sans complexe. La pente devient plus rude que la montée et nous découvrons une face sud radicalement différente. La route plonge dans une gorge étroite et s'infiltré dans la paroi par une succession de tunnels en «U» particulièrement obscurs. Des buttes de glaise molle étirent leurs dos mouvants le long des parois gluantes d'humidité et je ne les évite qu'au dernier moment grâce aux phares providentiels d'une Panda venant à notre rencontre. Les tunnels se suivent et se ressemblent; dommage que les voitures ne soient pas forcément là au bon moment. Je m'offre ainsi un long tête à tête avec la boue qui dégouline le long du mur; je sors de l'ouvrage crotté comme un poilu de Verdun.

Au début, je chantonnais sur l'air de «La Boldoflorine, c'est bon pour le foie», maintenant je me tais et j'aborde chaque difficulté avec un maximum de précautions. Innocente victime de la publicité qui me poursuit jusque dans les entrailles de la terre, j'abandonne la niaise musiquette, due à la toponymie, au profit d'un cliché différent: je songe à ces rats qui, dans un spot télévisé, grouillent aux alentours d'un fromage.

Au terme de ce traquenard, j'attends l'ami Pierre pour lui faire part d'une proposition farfelue: Au lieu de citer le Passo San Boldo - 706m - en Italie» pourquoi ne pas révéler le «Leerdammer Pass - 706m - en Italie» dans notre liste récapitulative? Cela nous permettrait de tester les réactions du citoyen de Saint Jorioz !
Tréviso, le 29 Septembre 1990

René Codani

LE TICHKA... UN SACRE MORCEAU

Le cyclo montagnard a souvent une préférence pour un col qu'il ne manque pas de faire régulièrement et qu'il trouve différent à chaque fois.

Habitant à proximité des Pyrénées, j'ai bien sûr monté les classiques pyrénéens (Aubisque, Tour malet, etc), mais je fais chaque année le pèlerinage du magnifique col de Burdincurutcheta 1090m (Croix de Fer en Basque), difficile à prononcer pour les non-autochtones et difficile à grimper. Ce col se trouve dans les Pyrénées Atlantiques à proximité de St-Jean-Pied-de-Port.

Hors de nos frontières, c'est au Maroc que j'ai découvert en 1984, au cours d'un voyage cyclo organisé, le Tizi N'Tichka 2260m (Tichka signifie prairie de montagne) qui est le col routier le plus élevé du pays. Il est situé dans le Haut Atlas, sur la route de Marrakech à Ouarzazate.

Après un petit déjeuner pris à la hâte à l'hôtel à Marrakech, je l'ai regretté par la suite, nous sommes partis de Aït Ourir, un petit village situé à 71 Km du Tichka. Un premier col à franchir, le Tizi Aït Imguer 1470m, ascension très agréable au milieu des oliviers et des amandiers, puis une descente assez courte et on aborde les pentes du géant de l'Atlas. Durant 32 Km un bitume très roulant, un dénivelé régulier et une température de 20° qui permet de cyclo en tenue d'été et cela au mois de février. Après Taddert, une magnifique forêt de noyers, un paysage un peu dénudé de pierres sombres et de terre rouge, et c'est le sommet où l'on découvre un panorama grandiose. Après l'effort, le réconfort. Un excellent tajine au poulet et aux petits pois (ragoût cuit à la vapeur) remet tout le monde en forme et c'est la descente vers Ourzazate, à 94 Km, où une foule enthousiaste nous attend. C'est la réception du Maire autour d'un thé de bienvenue. Nous apprécierons par la suite et au cours d'autres circuits, la courtoisie et la qualité de l'accueil des marocains.

L'année suivante et toujours à la même époque, je tentais à nouveau l'aventure mais avec un départ au petit matin de Marrakech. Un faux plat régulier durant 40 Km qui s'accroît ensuite très sérieusement et c'est le col de Tizi Aït Imguer. Il commence à faire chaud, les pédales sont de plus en plus lourdes, je n'ai plus d'eau. Heureusement le car arrive, une bonne gorgée de SidiHarazem, eau minérale locale n'ayant aucun pouvoir magique. Je remplis mon bidon et c'est la minidescente de 8 Km. A Taddert, village berbère très typique, une pause brochettes-galettes qui n'ont aucun effet sur ma fatigue. Faible consolation, je ne suis pas le seul dans cet état. Je constate toutefois, mais un peu tard, que mon ambition est démesurée par rapport aux possibilités, que le manque d'entraînement et de kilomètres se font durement sentir. Le départ de ce village n'est pas facile, les 16 Km jusqu'au sommet vraiment pénibles malgré les encouragements un peu trop exaltés d'une horde de gamins surgis de nulle part. A l'arrivée, le traditionnel tajine et je monte dans le car jusqu'à Ouarzazate. C'est deux ans plus tard, soit fin mars 1987, que je reviens au Maroc et redécouvre la route du Tizi Tichka avec un départ prudent d'Aït Ourir.

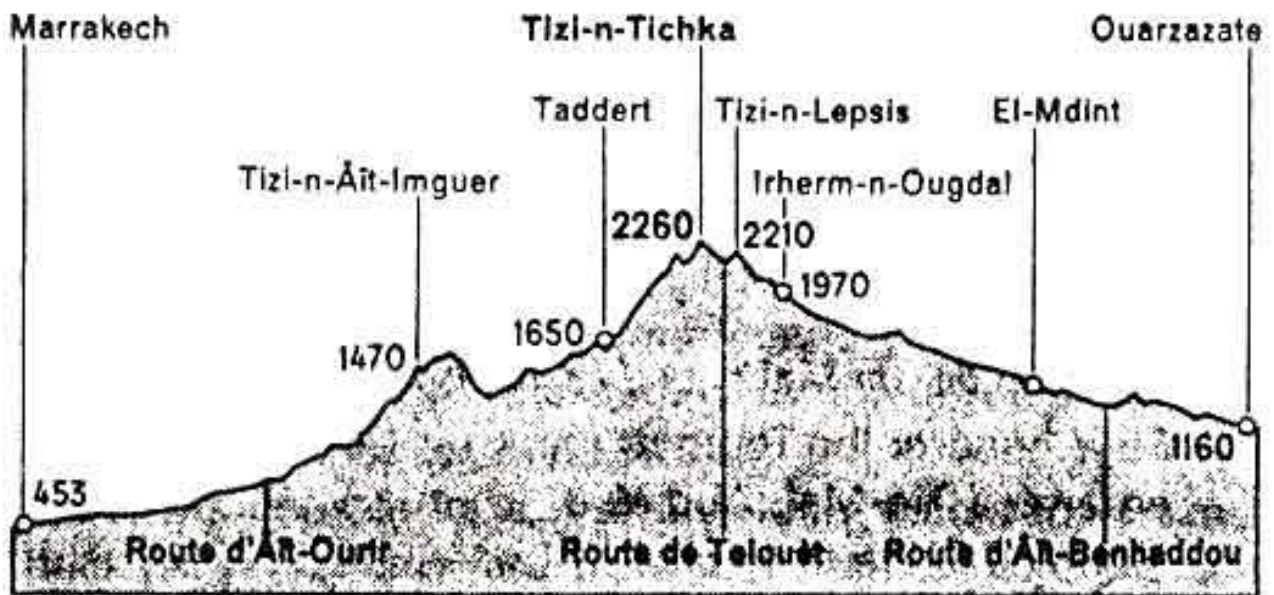
Le temps est couvert et il ne fait pas chaud; heureuse initiative, j'avais pris un coupe-vent, mais n'avais pas prévu d'équipement d'hiver.

La température descend et le bandeau sur le front qui habituellement éponge la sueur retient difficilement la pluie qui devient de plus en plus forte dans la descente du Tizi Aït Imguer. Un bref arrêt à Taddert où un petit groupe déguste un tajine dans l'attente d'une éventuelle éclaircie, puis la grêle nous oblige à nous arrêter et nous mettre à l'abri contre des rochers. Une accalmie et nous reprenons la route; il reste 5 Km. Après la grêle, c'est le vent violent et la neige qui nous cinglent le visage. Un bref regard sur le panneau indiquant le sommet, quelques photos sont prises mais la pause est brève. C'est la descente prudente, car il tombe encore de la neige, vers Irherm N'Ougdjal où nous mangeons habituellement au mois de Février le tajine en plein air; ce n'est pas le jour! Je découvre le «Restaurant», un baraquement en planches où le présumé patron s'efforce d'allumer un poêle à bois antédiluvien qui enfume la pièce. Je saisis un minuscule verre de thé à deux mains; le liquide brûlant me fait un bien énorme et je me sens revivre.

Ce col est extraordinaire; s'il est moins rude que le Ventoux du fait de sa longueur et d'un pourcentage inférieur, il rappelle un peu ce dernier par ses changements de température et le vent qui au sommet souffle de façon quasi permanente.

Je reviendrai certainement au Maroc, soit depuis Marrakech, selon l'humeur et surtout la forme du moment, ou, devenu raisonnable, depuis Aït Ourir, et je grimperai pour la quatrième fois, pour mon plaisir, le Tichka... car c'est un sacré morceau! Inch Allah !

Bernard Lapeyre



6 MAI 1990... 6 COLS... EN DROME

Depuis Nyons, en longeant les bords de l'Eygues, les gorges de Saint May, sur 26 kms, nous allons jusqu'à Rémuzat. Puis nous suivons les bords de l'Oule pour atteindre Cornillon, aisément, par un dénivelé facile.

Maintenant les choses se corsent: direction Arnayon qu'on laisse sur le côté pour aller chercher notre premier petit col, la Pertie à 972m, plein de trous dès le départ. Presqu'en haut, abrités par des rochers, des Lyonnais en pique-nique nous allèchent par de bonnes odeurs de grillades; leurs enfants se baignent tout nus dans le ruisseau. Un arrêt au sommet, une photo, le K-Way et retour sur nos pas. Grosses gouttes d'eau froide en descente, presque des grêlons.

Remontée sur le col de Pré Guittard; la carte Michelin indique 914M, le panneau routier 1053m; à qui l'erreur ? Nous faisons une pause pour converser avec des jeunes du Cyclo-Camping International montés là avec femmes, enfants et... randonneuses.

Nous repartons par le Col de Lescout, 929m, où, sans que nous ne participions à la «Roanne», rallye de Crest organisé ce jour-là, le contrôle nous offre néanmoins fromage, café, gâteau... et conversation.

Nos amis Martin et Buffière y étaient deux heures avant sans qu'on le sache! Dommage... on aurait pu se donner rendez-vous !

Après avoir salué quelques randonneurs de passage à ce contrôle, nous montons maintenant au col de Muse, 932m, facile et beau. Au retour nous croisons un couple à pied avec chien et âne portant bagages et tente pour quatre jours... la vie au naturel ! De Muse à la Sausse (col à 791m), grande descente jusqu'à Bouvières en compagnie de quelques randonneurs de Crest. Ensuite, pas de panneau mais l'orage qui claque et qu'on évite en s'abritant sous le pont d'un ruisseau à sec.

Nous rejoignons le défilé de Trente Pas pour aller glaner sur le côté le col de Valouse, 735m, bien joli lui aussi, où nous voyons ces petits cabris de deux mois, si peu sauvages qu'ils nous suivent les roues !

Nous sommes obligés de nous arrêter pour que leur propriétaire, essoufflé, puisse les récupérer! Un peu avant le sommet, un lièvre, oreilles toutes droites, nous coupe la route.

Retour sur Saint-Ferréol-TrentePas, la Bonté et Nyons, l'orage toujours à nos trousses. Aujourd'hui, il fallait savoir être un «vrai» cyclo, avec sacoches et bidons remplis, car, sauf le contrôle du rallye ami, aucun ravitaillement n'était possible.

Dans les souvenirs, 100 Km, 8 heures, que de beautés dans cette région sauvage!

André et Evelyne BOUTHORS
Chambéry

LA ROUTE DES CRETES ARDECHOISES

Une des choses que m'a fait découvrir et aimer le CCC, ce sont les cartes.

En effet, ces documents dont quelques rares exemplaires moisissaient tranquillement au fond de la boîte à gants de ma voiture avant mon entrée au club, sont depuis devenus l'objet d'une vénération, voire d'une passion.

J'ai commencé par m'intéresser aux «Michelin» et à rechercher les synonymes de cols. Puis, bien sûr, je me suis mis aux IGN 1/100.000e où l'on trouve déjà pas mal de cols muletiers. Cela ne suffisant pas et dans un souci d'exhaustivité, je suis passé au repérage des cols à l'aide de la «Bible» Chauvot ; rien de plus agaçant, en effet, que, après avoir grimpé un col de la Gueulaz (1960m, Suisse), qui ma foi se défend fort bien, rien de plus agaçant donc, que de rentrer chez soi et se rendre compte qu'il y avait, un kilomètre plus loin et au même niveau, un col du Passet qui ne demandait qu'à être... passé! Mais ce que j'adore maintenant par-dessus tout, ce sont les IGN série bleue au 1/25.000e, le summum étant la collection «TOP 25» avec son superbe papier. Ah! les soirées passées devant ces cartes à élaborer des itinéraires routiers ou muletiers tous plus connus les uns que les autres !

J'en suis même venu à apprécier les vieilles cartes. C'est ainsi que chez mes parents, je découvrais des «Michelin» datant d'une trentaine d'année, au graphisme désuet et charmant. La route du col du Pendu n'était même pas mentionnée sur la N°76 (Ardèche). Par contre, à ma grande surprise, on voyait au milieu du plateau du Coiron un col Saint Martin (705m) non répertorié sur le Chauvot et ses différents additifs (et non retrouvé sur l'édition actuelle de la Michelin N°76). J'en parlais à l'homme de la situation (René Poty), qui ne fut pas autrement surpris puisqu'il avait inscrit ce col Saint Martin sur la propre liste de cols franchis! En effet, ce col apparaissait sur une liste de cols routiers diffusée par le CCC il y a quelques années... N'étant pas mentionné sur les IGN 1/25.000e, il n'avait pas été repris sur le Chauvot... Réintégré par René Poty dans l'additif N°9 (07.65a, 723m), le col Saint Martin ressuscitait donc !

Les puristes diront: «Il est plat». En effet, les derniers kilomètres des accès sud-est et nord-est sont à 1 % et les abords nord-ouest et sud-ouest sont en descente ! On comprend que le terme col soit un peu abusif. Mais un col est un col et il faut bien quelques cols Saint Martin pour meubler nos listes ! Et puis la croix sommitale est si jolie ! En fait, je voulais surtout porter à l'attention des confrères que cette «résurrection», associée à la réfection récente de la chaussée entre le col du Bénas et le col de l'Escrinet finissait par donner une ligne de crête des plus intéressantes. Qu'on en juge: si l'on traverse l'Ardèche par son épine dorsale à partir du col de Fontenelle (703m) jusqu'au col du Pranlet (1363m), on passe successivement par le col Saint Martin, le col du Bénas, le coulet de la Soulière, le col de l'Escrinet, le col de Sarrasset, le col de la Fayolle, le col de Quatre Vios, le col de Mézilhac, auxquels on aurait tort de ne pas ajouter, moyennant deux petits aller-retour de 2,5 Km chacun, le col de l'Arénier et le goulet de Peyrilhe, soit douze cols en 49 Km et 1043 mètres d'ascension, (les amateurs de muletades pouvant même compléter avec le goulet de Malpertus qui «coûte» un aller-retour de 4,5 Km sur chemins et sentiers avec 110 mètres d'ascension), le tout dans un cadre volcanique magnifique où, comme dit le poète, on oscille de l'Ardèche au beurre à l'Ardèche à l'huile...

Je suggère la randonnée suivante: départ d'Aubenas, grimpée du col de Fontenelle, route des crêtes ardéchoises, puis poursuivre par une route «presque plate» jusqu'aux Estables en passant par le Gerbier de joncs, et terminer par l'ascension du col de la Croix de Boutières (1508m), plus haut col ardéchois, puis celle du col de la Croix de Peccata (1570m), plus haut col de la Haute Loire, ce qui ne saurait que réjouir Marie-Elodie Collandre Tarreyres, soit 115 Km et 2100m de dénivelée (un demi BCMF). Et pour le retour? Eh bien, on peut élaborer un trajet de retour à Aubenas avec 8 cols en 110 Km et 1300m d'ascension (un autre demi-BCMF, à quand le BCMF du Bas-Vivarais ?), ce qui sous-entend une randonnée sur deux jours avec un hébergement sur le plateau ardéchois.

Mais pour ceci, à vous de jouer! A vos cartes et à cet été sur la route des crêtes ardéchoises !
Bernard Pomel, N°3094

Saint Didier (Ardèche)

P.S. On trouvait aussi sur cette liste des cols routiers diffusée par le CCC le col de Pratazanier (07) non mentionné sur le Chauvot. Merci à quiconque pourrait le faire homologuer (photo de panneau, cartes...)

A LA DECOUVERTE D'UN SECOND COL BELGE

Compulsant le Guide Bleu «Champagne-Ardenne» (1) en cet automne 1989, je m'intéresse plus particulièrement au parcours de la Semois décrit de Montherme à Florenville.

Après l'entrée en Belgique, l'itinéraire conduit successivement à Bohan, Membre et Vresse, puis de là vers Chairière avec la description suivante : «la route s'écarte nettement de la rivière tout en offrant un parcours très intéressant ; elle franchit le ruisseau du Ras, ou des Bois, pour remonter par de longues courbes un valon de prairies et de bois; jolie vue sur le bassin de Vresse. Véritable allée de parc agréablement ombragée, la route s'élève jusqu'à un col ouvert entre les bois. Le col passé, on arrive à La Haizette.»

Le terme «Col» est employé deux fois. Sans plus attendre, je consulte quelques cartes que je possède de cette région; évidemment, aucune trace, pas même une cote d'altitude. Qu'à cela ne tienne, je chercherai ailleurs. Visite à l'I.G.N. où la carte 3008 au 1/50.000e ne m'apporte rien de plus; il me reste à me rapprocher de l'Office Belge du Tourisme qui me communique le téléphone du bureau d'information local. Etonnement quand je parle d'un col, puis, à la réflexion, cela paraît possible et l'on consulte les cartes locales pour me confirmer qu'il existe bien un passage à 280 m d'altitude. COL DE LA HAIZETTE (280 m) (2)

Un grand frère pour la Croix Jubaru. Il me restera à aller voir sur place au printemps 1990. Amis cyclos, je vous invite à faire de même, d'autant que cette région présente un intérêt touristique de premier ordre.

Bernard Lavieville
Amiens

(1) Edition 1963. Le même texte figure dans le Guide Bleu Belgique-Luxembourg de la même année.

(2) ou HAIZETTE, carte Michelin 53.19.67.114

LES CENT COLS

Nous sommes un couple d'un certain âge
Avec quarante et un ans de mariage,
Retraités depuis cinq années,
Nous devons en profiter !

Partageant la même passion,
Au vélo nous nous mettons !
Au club nous nous sommes inscrits,
Avec les membres sommes sortis.

Puis un jour ils ont parié
Tout là-haut de nous faire monter !
Nous les avons pris au mot
Et sommes allés aussitôt

A l'attaque du Galibier,
De l'Iseran, du Lautaret,
Sans oublier le col de Vars
Et celui de l'Izoard.

Bien sûr, nous avons peiné,
Mais après les difficultés,
Combien nous sommes satisfaits
D'atteindre enfin les sommets.

Puis une Semaine Fédérale.
Là, c'était du régal.
Ensuite Paris-Cambrai ;
Pour les Cent Cols, nous sommes prêts !

Et pour finir la série,
En Corse nous sommes partis
En compagnie de copains,
Vélo-sacoques et le plein.

C'est dans l'île de Beauté
Que chacun son centième a marqué,
Au pied du Moulin Mattei,
Col de Serra pour le mari ;

Madame au col de Serria
Sa collection complètera.
Et aussi, aux Balcons Chambériens,
A Henri, nous disons, enfin !

«Nous les avons tous conquis ;
Tu en feras bien le tri !
Nous allons tous les classer
Et à toi de décider

Notre inscription pour ce club
Que l'on appelle «Les Cent Cols».
Georges et Georgette MARTIN

Chambéry

VARIATIONS ENTRE LOUP ET PENDU

C'est au-dessus de Sablières, sud de l'Ardèche. Cela monte depuis le matin, régulièrement, insensiblement, sans gagner en altitude : les montagnes restent là-haut. Derniers spécimens de cultures en terrasses, fermes ruinées. Depuis le village, carré sur l'éperon rocheux, ça y va franchement. «Plus que cinq kilomètres» m'assure-t-on. De quoi rendre perplexe ; ma route doit continuer encore bien plus.

J'avais fait, il y a douze ans, le Pas du Loup, les cols de Meyrand et du Pendi en venant de Labastide. C'était alors ma règle du jeu d'égréner des chapelets de cols en descendant le moins possible. Cela m'a donné une liste obscure et un peu de regret. Eh quoi ! Meyrand, cela ne peut se monter que depuis Valgorge ; plus de mille mètres de dénivellation. C'est ce que j'ai fait la semaine dernière; cela m'a pris la journée. Quant à Sablières, c'est ce que j'ai trouvé aujourd'hui pour rendre mon Pas du Loup plus long et plus difficile.

Entre nous, pour toutes sortes de raisons, je reviens sans cesse dans mes pays de prédilection; j'y ai parfois franchi tous les cols; il faut bien, alors, s'inventer d'autres règles pour continuer à jouer.

La côte n'est toujours pas finie; je suis assis sur une murette à l'ombre d'une branche de châtaignier je crois, je ne me rappelle plus bien ; j'ai déballé l'éternel saucisson et le fromage de chèvre. L'eau dans le bidon est chaude et il faut l'économiser. Tout à l'heure, plus loin, sur la baptisée «Corniche du Vivarais cévenol» (ça vous classe une route !), à droite au ras du sol, il y aura une source - sacré souvenir, j'en revois encore les herbes vertes. Cela n'a l'air de rien, mais dans ces contrées de landes asséchées...Après le Pas du Loup on entre dans la très officielle «forêt de la Caisse d'Épargne de Saint Etienne». Vous ne me croyez peut-être pas, qu'importe. J'y ai trouvé des kilomètres de myrtilles. Celles-là, plantes courtaudes chargées de fruits assez gros au goût âpre, me rappellent très exactement celles que j'avais mangées dans le troisième lacet au-dessus de Burzet quand on monte à la Baricaude. Rien à voir avec celles, plus petites mais plus fruitées, que l'on peut trouver vers le Pal, autant dire à côté.

Loubaresse ; une fontaine dans le village. Toujours intéressant à savoir, surtout que la grand'route fait détour.

Pour rejoindre le col du Pendu, il suffirait désormais, autant que faire se peut, de ne plus trop s'éloigner des sommets. Quant à moi, je leur tourne le dos et descends sur Borne, ce qui, pris sous un certain angle, peut paraître tout à fait logique. La route n'y est pas large, pourtant elle est plus fréquentée que je ne le pensais; deux fois je dois m'arrêter dans l'herbe pour croiser une voiture, les deux des 07.

Plus bas, dans le fond de Borne, un Isérois en camping-car, arrivé d'on ne sait trop où, me demande où va la route et me recommande le grand trou d'eau derrière les ruines au cas où je serais à la recherche d'une piscine (ou d'un coin pour me suicider puisque je ne sais pas nager).

Chacun ses préoccupations.

Il me reste les sept cent cinquante mètres de dénivellation du Pendu ; on ne peut pas toujours se contenter des routes de crêtes.

Bernard Chanas
Oyonnax (Ain)

L'A.S.P.T.T. D'AMIENS AUX 7 COLS DE L'UBAYE

Je ne vous décrirai pas la traversée de la France en autocar, elle s'est déroulée dans mêmes conditions que nos précédentes expéditions.

MERCREDI 5 SEPTEMBRE 1990

Il est environ 8 heures lorsque nous arrivons à bon port, c'est-à-dire au Centre d'Oxygénation Jean Chaix à Barcelonnette. Ce sera notre port d'attache pendant les 4 jours bien remplis que nous passerons dans cette agréable région.

Le soleil est d'un bleu d'azur, ce qui laisse espérer une belle journée de fin d'été. Une équipe de jeunes footballeurs de Martigues s'entraîne sur le terrain.

Un copieux petit déjeuner nous est servi dès notre arrivée - nous sommes dans un centre réservé aux sportifs et nous constaterons que la cuisine est adaptée aux efforts que nous aurons à fournir. - Ensuite nous faisons connaissance avec notre hébergement ; nous sommes logés dans deux dortoirs ; tout est propre et les lits sont confortables.

Pour certains, cela leur rappelle le temps lointain où ils étaient sous les drapeaux ou dans les jupons de Marianne... à chacun ses occupations.

Notre installation terminée, en selle, car nous sommes venus pour faire de la bicyclette. Ce sera une journée de grand beau temps comme disent les montagnards.

Deux cols doivent meubler notre journée : le col de Larche (1991m) et le col de Vars (2111m). Nous traversons tout d'abord la ville de Barcelonnette par les boulevards extérieurs. Jusqu'à Jausiers la route monte lentement, ce qui permet aux anciens (dont je suis) d'échauffer leurs vieilles jambes. A la sortie de Jausiers nous laissons sur notre droite la route du col de la Bonnette ; c'est un abandon provisoire car samedi nous irons faire connaissance avec elle.

Nous longeons pendant quelques kilomètres la vallée de l'Ubaye dominée par plusieurs forts qui avaient pour mission de surveiller la route franco-italienne à une époque où les relations entre les deux pays n'étaient pas particulièrement amicales.

Un virage à droite et voici tout notre groupe en train d'en découdre avec le col de Larche. Chacun le monte à sa cadence ; évidemment les gros bras (ou plus exactement les gros mollets) sont en tête pour le Grand Prix de la Montagne. Je fais partie de ceux qui n'ont aucune prétention si ce n'est de passer une bonne journée en montagne en suant abondamment.

Notre route longe maintenant l'Ubayette. Le pourcentage n'est pas trop sévère et la route monte régulièrement ; c'est un col idéal pour une mise en jambes en vue de 4 jours de route qui seront bien remplis.

La douane est passée au village de Larche, une douane bien symbolique d'ailleurs. Nous y effectuons un regroupement avant de terminer les 6 Km qui nous permettront d'atteindre le sommet et nous arrivons les uns après les autres au panneau annonçant le col.

C'est avec surprise que je découvre une stèle élevée en l'honneur de Fausto Coppi ; le championissimo a été maintes fois honoré dans la montagne, que ce soit dans le col de l'Izoard ou dans le Stelvio.

Un autre lieu attire les cyclos au sommet de ce col : c'est la boutique où se vendent des vins et des alcools d'origine française ou italienne. La photo de groupe est faite au sommet et nous dégringolons ensuite jusqu'au village de Larche où nous prendrons notre repas sous forme de pique-nique sur la place devant l'école.

Nous nous installons donc sur la place du village ; les maillots mouillés par la montée du col sèchent au soleil. Les vivres sont sortis de la camionnette et après l'habituel apéritif (aujourd'hui à base de vermouth),

le repas des fauves commence. Nous étions vraiment bien au soleil sur la place de Larche ! Une petite sieste fait suite à notre repas.

Et nous reprenons la route en direction de Vars ; nous dégringolons pendant une dizaine de kilomètres le col de Larche avant d'entamer la montée du col de Vars.

Surprise : la route est barrée pour cause de travaux ; les ouvriers paraissent bien décidés à ne pas nous laisser passer. Pendant que je discute avec l'un d'eux monté sur une machine énorme, mes coéquipiers passent de l'autre côté ; je n'ai plus qu'à traverser moi-même les travaux malgré ses vociférations.

C'est à Saint-Paul-sur-Ubaye que commence réellement la montée du col de Vars. Le pourcentage est beaucoup plus sévère que pour le col de Larche ; personnellement, il me faudra une heure pour couvrir les 8 Km séparant St Paul du sommet du col. Les arrivées au sommet sont d'ailleurs espacées. Un cyclo manque à l'appel ; c'est Roland Douay ; en effet, en descendant le col de Larche, au lieu de tourner à droite, il est redescendu vers La Condamine ; nous le rencontrerons grimant le col alors que nous le redescendrons.

Quelques photos sont prises au sommet. Nous ne sommes d'ailleurs pas les seuls cyclistes à avoir escaladé le col de Vars. Je fais alors un bref et lointain retour en arrière pour me souvenir que j'ai monté ce col pour la première fois en 1955 alors que je revenais de Corse.

Nous avons ensuite la récompense des efforts effectués dans la montée sous forme d'une grisante mais cependant prudente descente. Une longue file de véhicules attend devant le chantier en cours dans la vallée de l'Ubaye. A quelques uns, nous avons la chance de passer mais la majeure partie de notre groupe sera retenue pendant plus d'une demi-heure.

La route du retour est facile puisque jusqu'à Barcelonnette la route est en descente plus ou moins prononcée.

Notre première journée s'est déroulée sous le soleil et dans l'ambiance amicale qui règnera au cours de ces journées passées dans les Alpes de Haute Provence. La douche est bienvenue. Le repas en commun est pris au réfectoire ; la nourriture est adaptée aux appétits des sportifs.

Mais que s'est-il donc passé ce soir ? A 9h15 tout le monde était couché et les lampes étaient éteintes ! Je vais vous le dire : les cyclos de l'ASPTT Amiens avaient passé une nuit dans le car, avaient grimpé deux cols et étaient saouls (par l'air de la montagne)... Chut !

JEUDI 6 SEPTEMBRE 1990

A 6 heures nous sommes déjà debout, mais pourquoi donc se lever si tôt puisque nous n'avons que 125 kilomètres à faire. Aujourd'hui la qualité fera place à la quantité ; notre programme comporte en effet la montée des cols d'Allos (2250m), des Champs (2190m) et de la Cayolle (2327m). Lorsque nous mettons le nez dehors, c'est pour constater qu'il fait presque froid ; nous sommes en effet à 1100 mètres d'altitude et début septembre.

Un substantiel petit déjeuner est pris en commun ; chacun, à son choix, peut prendre café, lait, chocolat, thé, accompagné de céréales, pain, beurre et confitures, enfin tout ce qu'il faut pour mettre un cycliste en forme.

Après quelques kilomètres dans la vallée de l'Ubaye, il nous faut quitter celle-ci pour les premières rampes du col d'Allos. La route est étroite et contraste avec celles de la veille. Le soleil chauffe déjà et malgré l'heure matinale, les cyclos s'arrêtent un à un pour se dévêtir. La circulation automobile est presque nulle, si bien que nous pouvons grimper en toute quiétude. Le maillot vert de Claude Dhuicq est là, devant moi à 50 mètres, mais je n'arriverai pas à le rattraper ni lui à me distancer.

Les bornes kilométriques nous signalent le village des Agneliers ; en réalité, il s'agit de deux maisons et de quelques ruines.

Des fraises des bois sur le bord de la route sont les bienvenues ; seules la bicyclette et la marche permettent de les découvrir. Je mouline patiemment ; les hectomètres se transforment en kilomètres et le sommet du col arrive. Les féminines arrivent : Dominique Gautier et Martine Houllier ; elles nous prouveront sans difficulté que leur coup de pédale égale facilement celui de leurs compagnons de route.

La table d'orientation près du refuge nous permet de découvrir et de localiser les sommets qui nous entourent car le ciel est d'un bleu provençal. Le refuge qui était fermé s'ouvre, ce qui permet à certains de faire pointer leur brevet de BCN et BPF.

24 Km de descente s'offrent à nous jusqu'à Colmars. Nous découvrons un troupeau de moutons en transhumance dans la montagne ; puis ce sera la station d'Allos ; maintenant nous longeons le Verdon qui vient de prendre sa source et qui dans quelques dizaines de kilomètres creusera les gorges que nous avons tous admirées un jour ou l'autre.

Le regroupement est fixé à l'entrée de Colmars, mais pourquoi le Président a-t-il éprouvé le besoin de descendre jusqu'au centre de la localité ? Nous faisons le tour du Fort de Savoie qui défend l'entrée de Colmars et las d'attendre le retour de Patrice et de Régis Dheilly, nous entamons la montée du col des Champs.

C'est en nous apercevant grimper le col que Patrice et Régis reprennent la route afin de nous rejoindre. La route traverse une forêt qui laisse parfois apparaître le village de Colmars, la vallée et ses forts.

Jean-Jacques Pruvot, ses aimables accompagnatrices et sa camionnette nous rejoignent ; nous élisons alors domicile pour une bonne heure dans un pré ensoleillé où se déroulera notre repas dans la bonne humeur habituelle, repas préparé par le Centre Jean Chaix de Barcelonnette. L'apéritif, la bière et le vin facilitent notre réhydratation. Il serait toujours tentant de faire la sieste après le repas, mais la journée n'est pas terminée ; le col des Champs et le col de la Cayolle nous attendent.

Connaissant ma lente progression dans les cols, je suis dans les premiers à reprendre la route. Celle-ci est bien agréable ; elle serpente dans une forêt qui nous dispense généreusement son ombre.

Patrice Godart me rejoint, il se met à mon rythme et c'est en bavardant que nous terminons ensemble la montée du col des Champs. La montagne est aride avec de nombreux éboulis de pierres. Comme à l'habitude, le regroupement s'effectue ; la camionnette livre ses boissons aux cyclos toujours aussi assoiffés.

Parmi nous, Max Lenne a l'avantbras plâtré ; il arrive à monter les cols à condition de ne pas trop tirer sur le guidon mais il ne lui est pas possible de descendre, car les trépidations transmises par la route au guidon l'empêchent de le tenir. Max aura donc recours à la camionnette pour descendre les cols ; c'est rageant quand même !

Maintenant, plongeons vers la vallée du Var, car n'oublions pas qu'un col est la partie déprimée d'une montagne permettant de passer d'une vallée à une autre ; ainsi de la vallée du Verdon nous passons maintenant dans la vallée du Var qui ira se jeter dans la Méditerranée près de Nice.

Le regroupement s'effectue au bas du col et nous commençons la grimpe du col de la Cayolle qui culmine à 2327 mètres. Il sera le plus haut des trois cols de la journée. Jusqu'à Entraunes le pourcentage n'est pas trop sévère et la montée s'effectue facilement, mais bientôt le pourcentage passe à 7 et 8%. Je souffre sur la route mais je ne suis pas le seul ; certains sont arrêtés et s'en prennent avec véhémence à la chaleur, à l'état de la route, à la soif, à tout ce qui fait qu'un col devient dur, surtout lorsqu'il s'agit du troisième de la journée. Les arrivées sont très échelonnées à Esteing où un regroupement a lieu. J'en profite pour boire et me restaurer. Nous sommes à 1800m d'altitude ; il nous reste environ 500 mètres à monter en 7 kilomètres. Ce ne sont pas les plus faciles et je suis surpris que certains ont encore plus de difficultés que moi ; il est vrai que depuis ce matin je suis toujours resté sur mes réserves.

A 18h30, au sommet du col, il fait froid. J'enfile mon K-Way et mes gants et commence prudemment la descente du col. Elle est longue, cette descente, car 30 Km nous séparent de Barcelonnette et nous ne donnerons pas beaucoup de coups de pédale pour rejoindre notre camp de base. Régis Dheilly me dépasse en trombe dans un virage ; attention Régis ! un jour tu en manqueras un !

Les derniers kilomètres de la descente s'effectuent dans les gorges du Bachelard ; à certains endroits le passage est si étroit que la route et la rivière se fraient difficilement un chemin.

Et c'est le retour à Barcelonnette après une journée bien remplie et tous aspirent à un peu de repos. La récupération se fait facilement, aidée par une douche et un repas où les langues vont bon train. Nous revivons les différents épisodes de la journée ; une nouvelle fois nous avons pu constater qu'en montagne, la dénivellation tient plus de place que le kilométrage ; en effet, nous avons monté environ 3140 mètres, ce qui est moindre que les brevets cyclomontagnards français dont la dénivellation se situe entre 4000 et 4500 mètres.

Personnellement, je ne tarderai pas à gagner mon lit.

VENDREDI 7 SEPTEMBRE 1990

Après la dure journée d'hier, celle d'aujourd'hui doit être plus douce puisque le programme annonce 1781 mètres de dénivellation pour 119 Km. En descendant dans la cour, nous constatons qu'il a gelé blanc ; effectivement, il ne fait pas chaud et il est prudent d'enfiler les collants ou les maillots à manches longues. Les trois cols de la veille ne nous ont pas trop marqués puisque tout le monde est au départ.

La route est facile puisque nous descendons la vallée de l'Ubaye, puis nous longeons le lac de Serre-Ponçon dont les eaux, en cette année de sécheresse, sont basses.

Nous nous regroupons au pied du col de Pontis. Il n'est pas bien long : 5 Km environ, mais son pourcentage est sévère : la carte Michelin annonce plusieurs passages à 15% !. Effectivement, nous sommes bientôt à la peine ; nous avons 500 mètres d'élévation à monter en 5 Km.

Les tout petits braquets sont utilisés, évidemment ; ce n'est pas la haute montagne puisque le sommet du col n'est qu'à 1301 mètres.

Cette chasse aux cols à laquelle nous nous livrons depuis 3 jours est destinée à obtenir le Brevet des Sept Cols Ubayens. Les contrôles s'effectuent en poinçonnant notre carte de route au sommet des cols avec un appareil ressemblant aux machines poinçonnant jadis les tickets de métro.

Nous revenons sur nos pas ; notre route domine le lac de Serre-Ponçon qui a perdu beaucoup d'eau. Maintenant c'est la route du col St Jean. Dès les premiers kilomètres, tout le monde s'envole comme une volée de moineaux et c'est un peloton passablement étiré qui arrive au sommet du col. Ce n'est plus la haute montagne et notre itinéraire se déroule au milieu des prairies.

Notre camionnette nous suit fidèlement avec le ravitaillement, la boisson et le matériel de dépannage. Une clairière nous permettra de déjeuner tranquillement sous le soleil qui ne nous quitte pas depuis notre arrivée.

Après Seyne-les-Alpes, le col de Fillys en surprend plus d'un.

Il faut dire qu'après la journée d'hier, nous avons considéré l'étape d'aujourd'hui comme une promenade de santé. Dans la descente du col, je me retrouve sur le bitume sans avoir eu le temps de dire Ouf ! En effet, j'ai dérapé sur les gravillons que je n'avais pas vus puisque situés dans une zone d'ombre.

C'est maintenant le retour vers Barcelonnette que j'effectuerai en compagnie de Louis Sannier avec un vent favorable.

De retour plus tôt qu'à l'ordinaire, j'irai flâner dans les rues de Barcelonnette. La rue piétonne est particulièrement animée ; j'y rencontre quelques coéquipiers qui viennent également découvrir la ville. J'admire également les belles propriétés construites au siècle dernier par les «Barcelonnettes», habitants de la ville qui avaient émigré au Mexique à la fin du siècle dernier et qui, après avoir fait fortune, sont revenus au pays et ont fait construire les belles propriétés qui se trouvent en périphérie de la ville.

Jean-Jacques Pruvot était non seulement le chauffeur de l'équipe, mais encore le cinéaste. En effet, il a passé une grande partie de son temps un caméscope à l'œil afin de filmer notre équipe dans la montagne. La soirée est consacrée à visionner à la télévision le film pris ces derniers jours ; les commentaires vont bon train devant les images dévoilant les difficultés parfois rencontrées par les uns ou les autres. Vers 23 heures, les lampions sont éteints.

SAMEDI 8 SEPTEMBRE 1990

C'est déjà le dernier jour de notre escapade alpestre. Aujourd'hui nous allons monter vers les hauteurs, puisque le col de la Bonnette (2802m) est au programme.

Vers 8h30 nous prenons la route en direction de Jausiers ; une dizaine de kilomètres de mise en jambes est toujours appréciée. Un virage à droite et commence la montée du col de la Bonnette. A un petit groupe nous nous élevons lentement au-dessus de Jausiers. Je constate que ma roue arrière frotte ; rien de particulier quand je ne suis pas sur mon vélo mais le frottement reprend quand je repars. Je fais part de mes difficultés à Patrice qui me rejoint ; il examine ma machine et remédie aux maux qui me soucient. J'aurai les explications à la sortie du dimanche suivant où je constaterai que l'axe de mon moyeu arrière est cassé !

Nous ne sommes pas les seuls à escalader la Bonnette en ce samedi matin ; de grands cyclistes hollandais sont aussi à la tâche et nous saluent amicalement lorsqu'ils nous doublent.

Une pancarte nous indique que le restaurant situé à l'altitude 2000 est à 3 Km. C'est une bonne surprise car je me croyais beaucoup plus loin. Je monte en compagnie de Patrice ; je lui demande de me laisser monter à mon lent train de sénateur, mais rien n'y fait.

Le regroupement s'effectue à l'altitude 2000 ; c'est la traditionnelle photo, puis nous reprenons la route. La végétation a disparu et nous roulons maintenant dans des prairies. Le pourcentage oscille entre 7 et 8%. Soudain je me retrouve au milieu d'un troupeau de moutons en transhumance et qui descend de la montagne en coupant la route et ses lacets. Aux casernes de Restefond, je retrouve un groupe qui attend les retardataires. Cela fait une bonne récupération ; seuls 3 Km au pourcentage facile restent à monter. Les plus rapides sont déjà en haut, défendant leur place pour le grand prix de la Montagne.

Puis arrive Roland Douay, suant, soufflant, écrasant ses pédales de tout son poids. Ne croyez pas que ces quatre jours passés en haute montagne furent pour Roland une promenade de santé car il dût hisser ses 97 kilos au sommet des cols. Bravo Roland, tu as fait preuve d'énormément de volonté et de courage, mais peut être faudrait-il que tu fasses également preuve d'un peu plus de prudence.

Il reste encore un gros effort à faire, celui consistant à monter à la cime de la Bonnette ; le pourcentage est d'environ 10% Un marchand de frites s'est installé au sommet ; les clients ne manquent pas car monter à cette altitude, surtout à bicyclette, ça creuse ! Est-ce la baraque à frites la plus haute d'Europe ? Probablement !

La table d'orientation nous révèle les noms des sommets qui nous entourent. Le ciel est d'une telle clarté qu'on découvre même le massif du Pelvoux dans le massif des Ecrins, distant d'environ 75 Km.

Notre pique-nique a lieu quelques kilomètres après le col sur le versant sud. C'est notre dernier repas en altitude.

L'après-midi, notre groupe s'éparpille. Certains, continuant la chasse aux cols, se dirigent vers le col des Fourches et le col des Granges Communes, d'autres vers le col de la Moutière à 2490 mètres.

Quant à moi, je rentrerai par la route directe, appréciant la longue descente vers Jausiers et m'accordant plusieurs arrêts pour jouir de ce paysage grandiose.

Je vous avais promis le classement du Grand Prix de la Montagne, le voici ; je vous le donne d'autant plus volontiers sachant parfaitement que nos lauréats savent que la gloire «passe et tombe éphémère»...

1er - Gérard Gavory ; il est grand, longiligne, et monte les cols avec plus de facilité que je ne lis le journal... a-t-il du mérite ?

2e - Bernard Nettersheim.

3e - Louis Sannier, jeune homme sexagénaire qui livra combat avec les quadragénaires, mais ce que ne savait pas notre ami Louis à l'époque c'est que ses efforts alpestres devaient lui causer quelques jours plus tard un blocage des reins et qu'il allait traîner la savate pendant plusieurs semaines comme un véritable octogénaire... Louis, souviens-toi que tu n'as plus 20 ans ! (moi non plus, d'ailleurs).

Enfin, je vous précise que les réclamations concernant ce classement sont à formuler auprès de Louis Sannier qui en est l'auteur.

Après s'être égayés dans la montagne, le soir, tous le cyclos se retrouvent au Centre Jean Chaix. En effet, aucun d'entre nous n'a chu, ni n'est porté disparu dans les rochers qui bordent la route du col de la Bonnette. Monsieur Louis Honorat, Président du Club Cyclotouriste de l'Ubaye et son épouse viennent nous remettre les diplômes qui justifieront à nos rejetons qui connaîtront l'ère spatiale qu'un de leurs lointains ancêtres gravissait les montagnes sur une drôle de machine à la vitesse de pointe de 10 Km/heure.

La soirée se passe avec un repas en commun pris en compagnie de M. et Mme Honorat et du directeur du Centre qui nous apprennent, notamment, que Jean Chaix dont le centre porte le nom, fut un montagnard chevronné décédé en montagne, victime de sa passion.

Une nuit réparatrice nous remet sur pied pour affronter cette fois, non pas la montagne, mais une journée d'autocar pour rejoindre notre plate Picardie.

Le Brevet des 7 Cols Ubayens fera partie des grandes randonnées et des bons moments de l'ASPTT d'Amiens et à peine sommes-nous rentrés que déjà nous tournons nos yeux vers d'autres montagnes alpestres : la Savoie, puisque Bernard Nettersheim nous a proposé d'y organiser un séjour en 1991.

Jean GALIMANT
ASPTT Amiens

DESSINE-MOI UN COL

- Dis papa, c'est quoi un col ?

- Un col, c'est un peu l'image de la vie : d'abord un projet, une espérance ; une aventure ensuite, avec ses peines et ses joies. Et puis un bilan, ici satisfaction et là, déception.

- Explique-moi pourquoi on fait un col ?

- Il y a à peu près autant de réponses à ta question que de cyclistes.

On peut gravir un col... pour passer de l'autre côté de la montagne, pour découvrir des paysages superbes, pour s'enivrer de l'air des cimes, pour s'offrir le plaisir de le descendre, pour faire de l'exercice, pour faire un temps, pour enrichir sa collection, pour gagner sa vie, pour accompagner les amis, pour se faire mal, pour se faire du bien, pour pouvoir dire «je l'ai fait», pour arriver en haut, pour le découvrir, pour le retrouver, pour le vaincre, pour se convaincre, et pour tout autre motif avoué ou non.

- A ton avis, parmi tous ceux-là, qui a raison ?

- Tous ont LEUR raison, et c'est la seule qui importe. Chacun porte en soi la source de son propre bonheur et s'expose à le tarir s'il prétend l'imposer aux autres comme règle absolue.

- Mais pourquoi y a-t-il tant de cyclistes dans les cols ?

- Justement parce que c'est une source de bonheur inépuisable. Mais tu sais, il n'y a pas du monde dans tous les cols. Là aussi, c'est comme dans la vie : il y a les vedettes, les stars qui attirent les foules, et les autres, les plus nombreux, dont on ne parle jamais mais qui ont tout autant d'intérêt.

- Alors, le Tourmalet c'est une star ?

- Plutôt, oui ! Et cela fait un moment qu'il est au TOP 50 à cause du Tour de France. Alors, se faire le Tourmalet c'est un peu comme obtenir l'autographe de Johnny... Par contre tu ne trouveras pas grand monde à Pailhères, sauf quelques initiés, alors qu'il a autant de mérites ; seulement il n'a pas encore la faveur des médias.

- Dis-moi papa, à quoi tu penses quand tu montes un col ?

- Mon esprit vagabonde quand tout va bien, qu'il fait beau et que la pente n'est pas trop sévère. Il franchit les distances et les âges, voit défiler les images du passé, imagine celles de l'avenir. Le plus souvent une musiquette trotte dans ma tête et communique son rythme à ma pédalée. Mais il arrive aussi que le présent s'impose péniblement, que les efforts sollicitent tout mon organisme, que des douleurs lancinantes sourdent de la nuque aux cuisses et irradiant dans les poignets, les épaules et les reins, que la lassitude m'envahisse peu à peu. Alors mes pensées sont plus prosaïques et réduites à l'horizon du prochain virage, à cette borne qui n'en finit pas d'apparaître, au dernier lacet que je devine là-haut, bien loin. Quant à la chansonnette, elle est devenue plainte...

-M'emmèneras-tu un jour avec toi pour grimper un col en vélo ?

-Oui, bien sûr, dès que tu le pourras et que tu le voudras. Mais de toutes façons, c'est toi qui décideras, parce que là comme toujours, le moyen le plus infaillible pour réaliser quelque chose de bien, c'est d'en avoir envie au point d'en avoir besoin.

- Quel col pourrait-on faire ensemble ? Je voudrais monter le plus beau ; c'est lequel à ton avis ?

- Tu découvriras toi-même qu'il y en a à foison qui sont plus beaux les uns que les autres. Simplement parce que la beauté d'un col, c'est très subjectif. Il y a tout ce qui appartient au site lui-même, à la montagne, et ce qui est lié à son environnement du moment : l'éclairage, l'atmosphère, les conditions climatiques... Plus important, il y a toi et les circonstances qui t'ont conduit là, ce jour-là : ton humeur, ta forme, ta motivation... Et puis, peut-être n'es-tu pas seul ; peut-être as-tu la chance de pouvoir partager ton bonheur avec des êtres que tu aimes bien. Cela aussi, cela surtout, est déterminant. Alors vois tu, je vais répondre à ta question : pour moi, le plus beau col, ce sera celui que nous gravirons ensemble pour la première fois, mon fils.

J. Lacroix.
Bourges

